

FNA 0222 - Visa pour Antarès

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VISA POUR ANTARÈS



**F. RICHARD
BESSIERE**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

F. RICHARD-BESSIERE

VISA POUR ANTARÈS

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1963 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et tes pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Scott Brady n'était pas de ce monde. Il faisait partie de ceux que l'émigration terrienne du siècle précédent avait engendrés dans les lointaines colonies de l'Espace, à des centaines où même des milliers d'années-lumière de la Terre patrie.

Il était un de ces spécimens issus de plusieurs croisements de races et pour qui le mot couleur perd toute signification lorsqu'il s'applique à l'épiderme humain.

Il constituait à la fois un mélange intime de jaune, de rouge, de noir et de blanc, comme si le bronze était devenu le trait d'union racial pour la nouvelle humanité de l'Espace.

Brady était un garçon jeune encore, d'une taille au-dessus de la moyenne et dont les qualités physiques n'avaient d'égales que celles de l'esprit. C'était un « homme conditionné », selon le terme cher aux manuels, dont pouvaient s'enorgueillir les services de la Sécurité Galactique. Et le lieutenant Brady, malgré son jeune âge, comptait déjà près de quinze années de fidèles et loyaux services dans les rangs de la Section Solaire.

Il s'était vaillamment battu pour la défense d'Alpha du Centaure, où se trouvait Platon, sa planète natale, mais l'ennemi s'était replié pour poursuivre la lutte dans d'autres régions du ciel plus vulnérables et sans doute plus profitables.

Maudite guerre ! Maudite défaite !

La fin était prévue depuis longtemps, depuis que les armadas du système d'Antarès s'étaient emparées des colonies de Sirius et de Capella. Mais, malgré tout, l'annonce de la défaite terrienne avait causé un choc.

Comme si désormais l'avenir des hommes de la Terre en dépendait plus que du bon vouloir de ces seigneurs du ciel venus d'Antarès.

Deux humanités, mortelles ennemies, luttaien et s'affrontaien pour la conquête d'un univers qui ne leur appartiendrait sans doute jamais et qui, maître du temps, n'en continuerait pas moins à se détruire et à se reconstruire selon ses propres lois, sans se soucier des ambitions et des aspirations humaines.

La loi des hommes, aussi, ignore celle du Cosmos.

C'est un peu à cela que songeait Brady en regardant la longue file des réfugiés qui quittaient l'astronef pour se diriger en bon ordre vers les centres d'accueil situés en bordure du spatiodrome.

Il y avait là des hommes et des femmes de tous âges, de toutes conditions, des enfants même, chargés de baluchons et de paquets, quelques animaux craintifs que l'on n'avait pas eu le courage d'abattre et qui avaient résisté aux privations du voyage. Tout un monde

misérable qui avait refusé de se soumettre au joug de l'envahisseur et opté pour le retour à la mère-patrie.

Brady savait qu'il en affluait chaque jour, de tous les coins du ciel, sur cette terre déjà surpeuplée, et c'était surtout pour revoir, lui aussi, ce monde jadis éblouissant qu'il avait accepté sa mutation dans le secteur solaire et participé à un convoi de rapatriés.

Dix ans... Dix ans déjà qu'il n'avait pas vu la Terre, cette Terre qui le fascinait, comme le Paris du XX^e siècle avait fasciné plusieurs générations.

La Terre, au sein de la galaxie, était devenue un pôle d'attraction, une sorte de capitale sidérale qui faisait autrefois l'orgueil du vaste empire. Un Paris universel... à l'échelle du Cosmos et de l'imagination humaine.

Mais les perles, mêmes les plus rares, finissent un jour par perdre leur éclat. Et malheureusement, c'était aussi le cas de la Terre.

Terre vaincue, bafouée, humiliée, où flottait encore l'odeur de la défaite, qui suintait la misère par tous ses pores et où l'on souffrait en silence, sans l'ombre même du plus petit espoir.

C'est cela que Brady ressentit dès qu'il eut posé le pied sur le sol.

Il gagna les baraquements, prit contact avec les officiers de liaison et fit son rapport comme il devait le faire, au milieu de l'effervescence qui régnait dans le centre d'accueil, et cela presque continuellement.

L'atmosphère elle-même lui parut survoltée, comme à l'approche d'un violent orage. Il n'eût peut-être fallu qu'une simple étincelle pour provoquer la catastrophe. Si peu !

Il encaissa sa solde plus un petit supplément, à titre de prime pour la mission qu'il avait acceptée volontairement, empocha ses cartes d'alimentation visées par un ordinateur électronique aussi sévère qu'indifférent et reçut son permis de séjour de 48 heures légales, ainsi que stipulait son ordre de mission.

Après quoi, il sortit du Q.G. et traversa le centre pour gagner l'extérieur, se frayant un passage au milieu du flot de réfugiés, ne prêtant qu'une vague attention à toutes les paroles amères qui se disaient autour de lui. Il les avait déjà entendues cent fois à bord de la fusée.

Toujours le même refrain :

— Du travail ! Si la Terre nous en refuse, alors qui va nous en donner ? Avoir été chassé de chez soi ne suffit pas, non ?

— Fallait-il que nous acceptions de rester pour lécher les bottes des Antariens ?

— Je me suis battu et voilà le résultat. Ah ! On voit bien que les Antariens ne sont jamais venus par ici. Rien qu'une fois, et ils auraient compris, je vous le dis.

— Du boniment ! Ils n'en ont jamais vu un seul... Et ça parle de

revanche ! Du boniment, bien sûr, toujours du boniment !

— Revanche ? Laissez-moi rire. Ah, ils ne les connaissent pas ! Ils nous massacreront tous jusqu'au dernier avant que nous ayons même levé le petit doigt. Souhaitons que l'idée ne leur en prenne jamais...

Toujours le même refrain ! Navrant épilogue d'une guerre ruineuse et terrible qui avait duré près de dix ans et qui avait coûté la perte de plus de la moitié d'un empire colonial si durement acquis.

Mondes vierges, inexplorés, aux richesses nombreuses qui, pendant deux siècles, avaient fait la puissance des Terriens.

Brady haussa les épaules.

Il ne servait à rien de songer à tout cela. Il était trop tard.

*
* *

La nuit tombait lorsque Scott Brady atteignit le centre de New-London. Les projecteurs à photons inondaient la ville de leur lumière crue, estompant l'éclat des premières étoiles qui s'allumaient déjà dans le firmament, et une intense activité régnait dans les immenses artères rectilignes bordées de buildings étincelants, comme si l'homme de la Terre cherchait par tous les moyens à chasser les ténèbres de sa vie quotidienne.

Tout n'était que lumière, clarté, éclat, et les gens qu'il croisait faisaient aussi partie de cette fièvre éblouissante qui dénaturait à ses yeux les êtres et les choses.

Ils allaient, venaient, s'entrecroisaient dans la cohue, pareils à des insectes échappés de quelque ruche mystérieuse. Brady, un instant, se sentit pris de vertige.

Jamais, au cours de ses voyages sur les mondes lointains, il n'avait connu semblable spectacle. Et ce devait être le même, partout, sur ce globe surpeuplé dont la misère était plus réelle qu'apparente.

Il chassa ces sombres pensées de son esprit et héla un fusauca qui passait à vide. Il y avait dans New-London quelques vieilles connaissances qu'il voulait retrouver, de vieux souvenirs qui lui revenaient en mémoire et qui remontaient, hélas ! à plus de dix ans. Mais peut-être qu'avec un peu de chance il pouvait renouer certaines relations et occuper ainsi les longues heures de solitude qui lui restaient encore avant son départ.

Un nom creva dans son esprit comme une bulle à la surface d'un étang calme. Franck Payne, un pilote comme lui, qu'il avait connu au cours d'un stage dans les centres d'entraînement de Vénus, et dont il avait conservé l'adresse sur son carnet.

Mais Franck Payne était mort, porté disparu au cours d'un des derniers combats qui avaient opposé la Cinquième Flotte Terrienne aux forces d'Antarès, au large de Sirius.

Scott Brady donna alors une nouvelle adresse, celle de Peter Trenton, un ingénieur électronicien avec lequel il avait tiré quelques bordées peu avant la déclaration de guerre.

Un brave type, un éternel boute-en-train, toujours prêt à rendre service et à se couper en quatre pour faire plaisir aux copains. Le genre de garçon que l'on n'oublie pas et que l'on se plaît à revoir, même après dix ans de séparation.

Mais Trenton n'habitait plus le même immeuble et Scott eut toutes les peines du monde à se faire indiquer sa nouvelle adresse. C'était à Star Point, une nouvelle localité sur l'autre rive de la Tamise.

Pendant que le fuscaub fonçait dans le long boyau souterrain, Brady brancha négligemment le visiophone. Un homme parlait du problème alimentaire, la question la plus grave qui semblait être à l'ordre du jour.

Au bout d'un moment, Brady constata qu'il s'exprimait avec une certaine difficulté, trébuchant parfois sur les mots même les plus simples et les plus courants. Il paraissait faire un effort presque surhumain pour arriver à parler correctement :

— ... il faudra que tous nos aliments synthétiques soient des aliments qu'aime notre estomac. L'âge de la nourriture... de la nourriture synthétique aura également à se préoccuper d'autres choses que des hydrocarbures, des graisses et des... et des protéines. Il faut tenir compte des minéraux comme... (*arrêt*) comme le fer, le phos... (*hésitation*) phosphore, l'iode, le cuivre, le soufre, le sodium, le chlore, le manga... comme le manganèse, et bien d'autres qui passent dans nos canaux... heu, pardon... canaux alimentaires, surtout en tant qu'impuretés de notre nourriture. Mais ce sont des nourritures essentielles... non, des impuretés essentielles car une grande partie du mystère animal... heu pardon, minéral, a été dissipé ces dernières années...

Cela devenait horripilant, et Brady coupa les contacts, tandis que le chauffeur, à côté de lui, haussait les épaules :

— Quand donc cesseront-ils d'employer ces *dégringolés* ? Si c'est avec ça qu'on veut nous remonter le moral...

— Dégringolés ? répéta Brady.

L'autre lorgna de son côté et regarda l'uniforme :

— Vous êtes nouveau, par ici ?

— Oui, j'arrive du Centaure.

— Je vois. Belle Flotte. Moi, j'étais dans le secteur du Cygne. Paraît que là-bas, les radiations étaient moins intenses... du moins on le dit et je garde cet espoir.

Brady aurait bien aimé lui poser d'autres questions, mais ils arrivaient au terme du voyage et il dut payer le prix de la course. Il n'avait rien compris à ce que l'homme lui avait dit, et, lorsque

l'ascenseur le déposa au 28^e étage, il avait déjà oublié ce petit intermède.

Peter Trenton était un homme de taille moyenne, le visage envahi par une barbe épaisse et portant sur ses traits les traces d'un épuisement physique et moral qui choqua Brady dès qu'il le vit.

Trenton l'écouta parler sans cesser de l'observer, derrière les verres épais de ses lunettes et Brady eut soudain l'impression que cet homme avait vieilli trois fois plus vite en l'espace de ces dix dernières années.

Pourtant, c'était bien lui, c'était bien le jovial et sympathique garçon qu'il avait connu autrefois. Il ne pouvait pas se tromper.

— Vous dites que vous vous appelez Scott Brady, murmura enfin Trenton qui s'était reculé vers le fond de la pièce, une petite chambre misérable envahie par le désordre et la saleté.

Il répéta pensivement :

— Scott Brady... Non, vraiment, je ne vois pas... Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

Il laissa encore Brady évoquer quelques souvenirs de jeunesse, des faits pourtant précis, qu'il était impossible d'avoir oubliés.

— ... Mary Kent... la serveuse du *Blue Bird* ? Oui, peut-être... Je crois aussi me souvenir de Robert Wayne. Petit et très gros, n'est-ce pas ?

— Non, très mince et très grand, au contraire. Trenton ne répondit pas. Il y avait dans son regard une frayeur épouvantable.

Il se redressa un instant et fit encore de violents efforts sur lui-même avant de demander :

— Que voulez-vous de moi ? Qui êtes-vous ? QUI ÊTES-VOUS ?

Il haletait presque.

— Vous n'êtes qu'un sale espion... et vous êtes venu pour me dénoncer, hein ? Mais je travaille... Je suis encore capable de gagner ma vie et de me rendre utile... Alors fichez-moi le camp... fichez-moi le camp !

Brady le sentit prêt à se ruer sur lui et il n'insista pas. Mais, avant de sortir, son regard accrocha un vêtement sale et pisseux qui traînait sur une chaise. C'était une combinaison de travail avec un large matricule dans le dos. L'uniforme des ouvriers de troisième classe non spécialisés.

Qu'avait-il donc pu arriver pour que Trenton fût tombé si bas ?

CHAPITRE II

Brady fut un peu ébranlé par ce qui venait de se passer. Il flâna un peu au hasard dans les rues, et, après avoir constaté que tous les hôtels étaient réquisitionnés, il ne fut tranquille qu'après avoir trouvé une chambre au Centre Militaire de New-London, ce qui lui permit de passer la nuit sans inconvénient.

Dès le lendemain, de bonne heure, il décida de rechercher cette Mary Kent dont le souvenir, dans son esprit, était lié à celui de Trenton.

Cette fille pouvait peut-être l'aider à comprendre ce qui était arrivé à son infortuné ami. Elle devait être au courant certainement, à moins qu'elle ne fût morte depuis le temps.

Fort heureusement, il n'en était rien. Il la retrouva au Centre d'études du Bloc Hospitalier, dans une petite chambre toute blanche.

Elle aussi avait terriblement vieilli. Pourtant, elle ne devait pas avoir dépassé la trentaine !

Elle n'était encore qu'une toute jeune fille lorsqu'il l'avait connue au *Blue Bird*, où elle servait aux heures de pointe. Trenton et lui se l'étaient disputée à maintes reprises, et il se souvenait même d'un jour où la jeune fille et lui étaient sortis ensemble.

Et ce même soir-là... Mais comme tout cela était loin !

Brady eut un soupir devant la malheureuse créature pâle et insensible qui gisait devant lui, sur le lit, et qui le regardait avec des yeux vides, sans expression.

Que se passait-il donc ?

Il n'eut même pas le temps de poser la moindre question car l'infirmière lui frappa sur l'épaule et l'invita à quitter la chambre en lui disant :

— Allons, n'insistez pas, vous voyez bien que son cerveau ne réagit pas.

Il se retrouva dans le couloir brillamment éclairé lorsqu'une voix retentit bruyamment derrière lui :

— Mais c'est ce vieux Brady ! Dieux du ciel, est-ce possible ?

Il se retourna pour se trouver face à face avec un grand gaillard portant blouse blanche et calot assorti, dont le visage reflétait la plus profonde stupéfaction.

— Scott !

— Gregory !

Un instant, ils restèrent là, tous les deux complètement bouleversés par cette rencontre inattendue.

Gregory Lewis ! Comment diable ce « vieux Brady » aurait-il pu oublier ce « vieux Lewis » ? Le cerveau de l'équipe ! Gregory, le

punctuel, le méthodique, apôtre de Gallien et d'Hippocrate, pionnier de la médecine moderne, et tout et tout...

— Sacré Gregory ! Vraiment si je m'attendais à te voir...

— Et moi donc, vieux Brady ! Mais comment es-tu donc venu te perdre ici ?

Le pouce de Scott désigna la porte de la chambre, derrière lui.

— Mary Kent. Je voulais savoir ce qu'elle était devenue et...

Lewis hocha la tête :

— Oui, je sais, coupa-t-il. C'est moche, hein ?

— Mais enfin, Gregory, que se passe-t-il ?

Gregory Lewis fronça les sourcils :

— Comment ! Tu n'es donc pas au courant ?

Puis il haussa les épaules et eut un geste las :

— Je me demande en effet ce qu'on aurait bien pu te dire.

Il lui prit le bras et l'entraîna dans son bureau. Le professeur Gregory Lewis occupait un poste important au Centre d'études du bloc hospitalier et dirigeait la section biologique de New-London. Il avait fait son chemin durant ces dernières années et jouissait dans le secteur anglo-saxon d'une très grande notoriété, mais il était resté pour Brady un homme simple, aux allures gauches et parfois maladroites qui choquaient un peu avec sa belle prestance et sa vivacité d'esprit.

C'était un intellectuel et non un aristocrate, bien qu'il arrivât la plupart du temps à associer ces deux qualificatifs.

Il attendit que Scott se fût installé dans le siège pressurisé qui lui faisait face pour se décider à lui confier :

— À franchement parler, nous ne savons pas exactement ce qui se passe. On parle d'épidémie, de maladie nouvelle, de décadence, de dégénérescence, mais personne n'en sait rien. Et Dieu sait que tous les médecins de la Terre travaillent jour et nuit pour tenter de percer ce troublant mystère.

— En somme, de quoi s'agit-il ?

Le professeur Lewis se détendit derrière son bureau :

— Nous ne savons même pas quand cela a commencé, avoua-t-il. Les premiers symptômes remontent tout au plus à quelques années, mais il n'y a rien de précis. Ordinairement, la maladie débute par un fort affaiblissement des centres moteurs qui paraissent être les organes les plus vulnérables. Nous constatons ensuite des troubles psychiques voisins de la catatonie classique. Le sujet entre alors dans ce que nous appelons la phase évolutive. Il s'ensuit des pertes de mémoire, avec affectation complète ou partielle des facultés cognitives et, dans certains cas, c'est même l'amnésie foudroyante, comme pour Mary Kent. Dès cet instant, notre science est impuissante et le malade devient une sorte d'arriéré mental, un inadapté, autrement dit un fardeau pour notre humanité.

— Un « dégringolé », fit Scott avec un hochement de tête. J'ai déjà entendu ce mot.

— Oui, c'est ainsi qu'on les surnomme vulgairement. Malheureusement, le nombre de ces malheureux empire de jour en jour. Le fléau frappe au hasard, sous toutes les latitudes, sur tous les continents, sans distinction d'âge, de sexe ou de race. Peut-être sera-ce mon tour, demain ou après-demain, et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'au début je ne m'en apercevrai pas. Comme les autres.

Il se leva, fit quelques pas dans le bureau et accepta la cigarette que lui offrait son ami.

— Gregory, tu dois bien avoir une opinion personnelle, n'est-ce pas ?

Le jeune professeur soupira profondément, exhala lentement une bouffée de fumée et regarda Brady.

— Des théories, des hypothèses... Rien de plus. Mais on ne sauve pas une humanité avec des théories et des hypothèses. Et c'est là le drame. Si nous pouvions seulement comprendre la nature de ce mal, alors peut-être pourrions-nous orienter nos recherches vers quelque chose de tangible ou de positif, mais nous nous comportons exactement comme les médecins du XX^e siècle devant le cancer. Nous luttons avec des thérapeutiques pratiquement inefficaces qui n'ont même pas la ressource de soulager le malade de ses souffrances physiques, puisque le sujet atteint n'éprouve aucune douleur.

— Dans quelles proportions estimes-tu les ravages déjà effectués par ce fléau ?

Lewis désigna d'un geste las un volumineux dossier posé sur une table de travail et répondit :

— C'est assez difficile à évaluer, mais j'ai là un dossier établi par les laboratoires de psychologie et qui comporte toutes sortes de tests qui mesurent l'intelligence en se basant sur la capacité d'apprendre. Il contient aussi une multitude de renseignements d'ordre physiologique, psychologique et psycho-pédagogique, y compris des éléments d'aptitude : vision précise, mémoire auditive et visuelle, intelligence logique et numérique, etc, etc... sans oublier également les complexes d'ordre affectif : émotivité et sensibilité. Le niveau moyen intellectuel a baissé de plus de 20% en l'espace de quelques années seulement. Ce qui signifie qu'approximativement 25% de nos semblables sont atteints par le fléau. Un être humain sur quatre !

Scott ne trouva aucune parole à répondre. Son visage traduisit la profonde stupéfaction qui le submergeait et son anéantissement devant de telles révélations auxquelles il était évidemment à cent lieues de s'attendre.

Il pensa automatiquement au speaker de la T.V. qu'il avait écouté dans le taxi, à Peter Trenton et à Mary Kent.

Comment cela pouvait-il être possible ?

— Un mal épidémique, en quelque sorte, s'écria-t-il.

— Là-dessus, tout le monde est d'accord. Quant à l'origine du mal, nous nous heurtons à deux pôles d'opinion : les virus et les radiations. Bon nombre de mes collègues prétendent que le mal aurait son origine dans certaines contrées de l'espace où nous avons été entraînés à la suite de combats livrés aux Antariens, et principalement dans le voisinage de quelques « naines blanches » dont les radiations sont encore mal connues, et qui recèlent cette variété de plasma que l'on considère comme le quatrième état de la matière. Mais ce n'est pas mon opinion personnelle.

— Des virus ou des bactéries, alors ?

— Les rapports disent qu'ils sont indécélables à *notre connaissance*.

Il frappa du poing sur la table et ajouta avec force :

— Il a fallu des milliers d'années pour que Billip découvre que le rhume le plus ordinaire n'était qu'une simple allergie à quelques molécules de gluten, des milliers d'années aussi pour que l'on se rende compte que le cancer était bien une maladie engendrée par une catégorie de virus. Malheureusement, cette fois, l'espèce humaine ne dispose pas d'un temps aussi long pour trouver le remède.

Le silence régna à nouveau dans la pièce où se tenaient les deux hommes, chacun perdu dans de profondes pensées.

Scott Brady éprouvait une sorte de découragement contre lequel il avait le plus grand mal à lutter et il regardait de temps en temps son ami. Finalement il demanda :

— Convient-il d'être à ce point pessimiste ?

— Je pense sérieusement qu'il est trop tard pour arrêter le fléau.

— Vraiment ?

— La contagion ne peut plus être enrayée. Le mal peut se transmettre d'individu à individu avec une rapidité foudroyante.

Il soupira longuement et reprit. D'après lui, seuls quelques savants encore miraculeusement préservés du fléau pouvaient encore tenter une dernière chance.

Ils devraient s'isoler du reste de l'humanité pour poursuivre leurs travaux et convaincre le Gouvernement Mondial de réunir les humains encore épargnés pour les diriger vers des cités secrètes, judicieusement aménagées, dans lesquelles ils se trouveraient à l'abri des radiations fatales.

Quant aux autres, les malheureuses victimes de ce mal insidieux qui sonnait le glas de l'humanité, il faudrait les abandonner à leur triste sort.

Que pouvait-on faire d'autre ? D'autant plus que le danger pouvait également s'étendre à toutes les colonies terriennes qui faisaient encore partie de l'Empire.

Le fléau n'était pas exclusivement terrien, il était, selon Lewis, à *l'échelle du Cosmos*.

Et c'était pire encore.

CHAPITRE III

Lewis fit encore quelques pas dans le bureau, et jeta sa cigarette dans la fente d'un petit désintégrateur mural. C'est alors que Brady se rendit compte qu'il boitait légèrement.

Lewis surprit son regard et essaya de sourire :

— Je les ai laissées sur Neptune, dit-il en s'asseyant. Toutes les deux !

Il retroussa son pantalon, découvrant deux jambes artificielles, mécaniques et toutes scintillantes. Lewis n'était qu'un tronc palpitant de vie qui ne pouvait se mouvoir que grâce à ces espèces de supports articulés.

Scott comprit ce qu'il avait voulu dire, et, dans le silence qui plana un instant dans la pièce, il sembla s'écraser sous le poids d'une tonne.

Lewis aussi s'était battu pour la sauvegarde de l'unité terrienne.

Il frappa de ses phalanges contre le métal de ses jambes artificielles et eut le courage de plaisanter :

— Elles sont solides, bien plus solides que les anciennes. Avec ça, finis les rhumatismes et les cors au pied. Du beau travail, n'est-ce pas ?

Comme Brady ne répondait pas, il enchaîna sur un autre ton :

— Notre Flotte comptait 150 vaisseaux au départ. Il n'en est revenu que 5. J'étais à bord de l'un d'eux. Lorsque nous avons reconquis Neptune, les politiciens auraient dû comprendre que la partie était jouée, mais non... Ils ont voulu poursuivre la lutte et harceler l'ennemi au-delà de l'orbite d'Uranus. Quelle folie !

— Oui, je me souviens de cette affaire... Le Trafalgar d'Uranus !

— Et, pendant ce temps, les Antariens concentraient le gros de leurs forces entre Sirius et Capella. Maintenant, voilà où nous en sommes. Cinq cents millions de morts, un peuple ruiné, toute une histoire bouleversée, une guerre inutile dont l'explication ne peut se trouver que dans notre propre stupidité.

Il se reprit aussitôt :

— Je parle de la stupidité de la nature humaine, qu'elle soit antarienne ou terrienne.

— Je comprends, approuva Brady tristement.

La sonnerie de l'intercom vibra faiblement et Lewis appuya sur un bouton :

— J'écoute.

Une voix retentit :

— L'occupant de la cellule 228 continue à refuser toute nourriture. Je crois que votre présence est indispensable, professeur Lewis.

— Très bien, j'arrive immédiatement.

Il coupa le contact, se leva et se tourna vers Brady :

— Viens, dit-il, cela t'intéressera sûrement. À condition toutefois que tu aies le cœur bien accroché.

Il lui tapa familièrement sur l'épaule et l'entraîna avec lui à l'intérieur de l'immense bâtisse.

*

* *

Les deux amis franchirent plusieurs salles, longèrent des couloirs et arrivèrent enfin devant une porte métallique devant laquelle se tenaient deux assistants avec un chariot roulant.

Il y avait dessus une nourriture assez abondante, constituée de déchets de viande, de fruits, de légumes de toutes sortes et un grand récipient plein d'eau.

Lewis écarta le chariot pour jeter un coup d'œil à travers un petit judas, puis actionna lui-même le mécanisme de sécurité en lançant à Scott :

— Ne crains rien, cette créature est inoffensive. Évite seulement de faire trop de gestes.

Ils entrèrent tous les deux et Brady se sentit blêmir dès qu'il eut franchi le seuil.

Là, devant lui, au milieu de la cellule, se tenait un être de cauchemar. Un être *ni homme ni singe*, entièrement nu, et le corps recouvert de longs poils broussailleux. Il se tenait debout, avec ses deux longs bras qui pendaient presque jusqu'à la hauteur des genoux, et regardait avancer Lewis avec ses petits yeux inquiets, qui disparaissaient presque au fond de ses orbites rondes de chat-huant, surplombées par l'énorme visière ronde des sourcils.

Ses dents larges et fortes émergeaient du maxillaire inférieur dépourvu de menton, comme des crocs terribles et menaçants.

Pourtant, cette créature n'avait l'air ni terrible ni dangereuse. On la sentait plutôt craintive. Effrayée bien plus qu'effrayante.

Lewis lui parla doucement, fit rouler le chariot dans la pièce, puis déposa lui-même la nourriture à même le sol.

La créature poussa un sourd grognement lorsque Lewis lui fit signe d'approcher et Brady interpréta son cri comme une réponse affirmative, alors que Lewis se reculait lentement, se plaçant à quelque distance du monstre.

Il y eut un petit clapotis gourmand produit par les babines de la créature qui s'était accroupie à même le sol et Brady la vit se courber encore.

Elle avait plongé le visage tout entier dans le plat de viande et s'était mise à manger comme une bête.

Entre deux bouchées, elle levait la tête et regardait Lewis d'un air

de gratitude.

Brady, sans savoir pourquoi, sentit son cœur se serrer dans la poitrine ; ce spectacle était au-dessus de ses forces.

— Un être bien étrange, n'est-ce pas ? fit Lewis sans cesser de quitter le monstre des yeux. Nous l'avons ramené de Cerphée, un petit planétoïde d'Aldébaran, il y a seulement quelques mois. Une drôle d'histoire. C'est un patrouilleur qui l'a découvert à l'intérieur de l'épave d'une de nos anciennes fusées de combat, alors qu'il accostait le planétoïde pour renouveler sa provision d'eau. Les gars ont immédiatement identifié l'épave. C'était celle d'un stratocruiser placé sous le commandement du capitaine Flynn, et qui avait disparu tout à fait au début des hostilités. Flynn et ses hommes s'étaient battus pour la possession de ce planétoïde, mais, une fois encore, les Antariens avaient eu raison d'eux. Il faut croire que le combat avait dû être rude, à en juger par les traces laissées par la mitraille. Hélas ! aucun n'avait survécu.

Il désigna du doigt le monstre, toujours accroupi, qui continuait à se repaître au milieu de la cellule :

— Nous n'avons jamais compris comment cette créature pouvait se trouver à l'intérieur de l'épave.

— Ses congénères ne vivaient donc pas sur Cerphée ?

— Nous n'en avons trouvé aucun. Même pas la moindre trace. Cette créature est le seul être vivant que nous ayons découvert sur le planétoïde. Voilà qui est assez déroutant, surtout lorsque l'on est obligé de faire encore appel à des hypothèses pour trouver une solution rationnelle. Nous pensons que Flynn l'avait ramené de quelque monde lointain, mais son geste n'était pas sans raison, sans quoi Flynn ne se serait Jamais encombré de ce primate.

— Curieuse créature, en effet ! On dirait presque un homme !

— C'en est un, Scott. Il en possède tous les caractères physiques, sans exception, et il est doté d'une certaine intelligence, quoiqu'il me semble difficile de le classer dans la généalogie courante, sans parler de pithécantrophe, du rameau de Nauer, de Néandertal ou de Cro-Magnon. Mais c'est quand même une sorte de pré-homme. Un spécimen d'*homo-faber* doué de mémoire, capable de concevoir et de fabriquer des outils. Il pense, ce qui prouve bien que la pensée peut occuper des corps physiquement différents.

— Une question, Gregory.

— Vas-y.

— Comment ce primate, puisque primate il y a, a-t-il pu se nourrir pendant tant d'années à l'intérieur de l'épave ?

Lewis repoussa le chariot et ouvrit la porte de la cellule tandis que le monstre, repu, dodelinait de la tête et proférait quelques grognements sourds et monotones.

C'était peut-être sa manière à lui de manifester son contentement.

— Il y avait une abondante réserve à bord de l'appareil, répondit enfin Lewis. Et beaucoup d'aliments synthétiques aussi.

— Pilules, tablettes et concentrés gélatineux que l'on place dans un convertisseur, débita Brady. Oui, je connais ça depuis longtemps. Mais je m'imaginais mal un primate capable d'utiliser de tels produits après avoir épuisé les réserves fraîches. Il faut d'abord qu'il puisse comprendre que ces éléments de synthèse *sont* de la nourriture. Le crois-tu vraiment capable d'un tel raisonnement ?

— Non...

La réponse était franche, mais Lewis hésita une fraction de seconde avant d'ajouter :

— ... pas actuellement.

— Que veux-tu dire ? Qu'il pourrait lui aussi avoir subi les effets de cette épidémie qui nous menace ?

Ils étaient arrivés dans le hall, devant l'entrée tout auréolée de lumière, et Brady remarqua que sa question avait profondément touché Gregory.

Il se contenta de répondre un peu nerveusement :

— Nous avons déjà essayé. Aucune crainte de ce côté-là. Il est complètement immunisé et ne se ressent nullement des effets de la contagion.

Puis il conclut avec un hochement de la tête :

— Je me demande bien ce qui arriverait si le contraire se produisait. Je préfère ne pas y songer.

Ce n'est que bien plus tard que Brady devait comprendre le véritable sens de cette réponse.

CHAPITRE IV

Une convocation du Haut État-Major devait le lendemain matin tirer Scott Brady de son sommeil.

Elle émanait du colonel Morgan, affecté au bureau des rapatriés, et le pli portait la mention « urgent ».

Scott resta quelques instants étonné, ne comprenant pas le sens de cette convocation, et se demandant ce que cela signifiait.

Il se prépara rapidement et se fit conduire au Q.G., où il fut accueilli immédiatement par un fonctionnaire chargé de le recevoir.

Après un bref entretien, Scott fut informé qu'il était, avec une partie de son équipage, muté à bord d'un autre appareil, le *Joliot-Curie*, dont la mission était de se rendre sur Antarès pour aider au rapatriement des prisonniers terriens que l'ennemi avait décidé de libérer, leur permettant de regagner leur foyer.

Scott devait se soumettre auparavant à un sérieux examen psychophysiologique, et, après une série de tests contrôlés sévèrement par un cerveau électronique, il obtint de la machine elle-même une rassurante réponse :

« Niveau intellectuel inchangé. Aptitudes physiques et affectives normales. »

Les résultats obtenus concordaient exactement avec les références de base de sa fiche individuelle, et Brady devait alors apprendre que plusieurs cas de dégénérescence s'étaient manifestés parmi l'équipage du *Joliot-Curie*, ce qui avait motivé cette mutation décidée par le Haut État-Major.

Brady retrouva dans la salle de contrôle quatre hommes de son équipage convoqués pour la même mission. Il s'agissait de Conrad Weiss, le premier pilote, de Red Morton, le deuxième pilote, du sous-lieutenant Antony Clarke et du radio-météorologue Sylvio Francosi.

Un joyeux quatuor qui faisait équipe avec Brady depuis plus d'un an et qu'unissait une solide amitié.

Eux aussi avaient passé les tests avec succès et leur étonnement devant cette soudaine décision du colonel Morgan n'avait d'égal que celui de Brady.

Dès qu'ils furent réunis, le fonctionnaire pointilleux chargé de les recevoir vérifia une dernière fois leurs fiches individuelles tandis que l'imposant Red Morton envoyait une bourrade dans les côtes de Brady :

— Pesés, soupesés, jaugés et pomponnés comme des demoiselles. Je vous ai toujours dit que le colonel était un père pour nous.

L'éclat de rire général qui succéda à cette boutade fit lever la petite tête chauve du fonctionnaire.

— Vous êtes sans doute le bouffon de l'équipe, n'est-ce pas ? Nous penserons à vous pour la prochaine distribution de bonnets à clochettes.

— Excellente idée, répliqua Red, j'espère que vous en aurez un à ma taille.

L'autre comprit qu'il n'aurait pas le dernier mot avec l'impétueux Morton et préféra ne pas insister.

— Le colonel Morgan vous attend. Messieurs, se contenta-t-il d'annoncer en les entraînant vers la grande salle des conseils.

*

* *

Là, ils se trouvèrent en présence d'un groupe de personnages aux uniformes rutilants, au milieu duquel trônait l'imposant colonel Morgan, chef du Haut État-Major.

On leur confirma tout d'abord la mission dont ils étaient chargés auprès du gouvernement d'Antarès en même temps que leur étaient présentés les deux jeunes mécaniciens du *Joliot-Curie*, et celui qui, dès cet instant, allait devenir leur chef à tous : le commandant Martin Meredith, un vieux dur-à-cuire de 55 ans dont les revers de la vareuse étaient piquetés de petits rubans multicolores, symboles honorifiques des combats héroïques livrés avec la 5^e Flotte durant ces dix dernières années.

C'était un homme sec comme une trique, aux cheveux tout blancs et aux manières rigides, un vieux soldat de l'Espace qui avait certainement passé plus de la moitié de sa vie à bourlinguer dans l'univers et dont le regard lointain semblait refléter toutes les profondeurs du vide.

Le colonel Morgan attendit que Martin Meredith eût pris contact avec les hommes de son nouvel équipage pour continuer :

— De nombreux prisonniers terriens ont été conduits sur Antarès II, la planète gouvernementale du système antarien, au cours de ces dernières années. Une note qui vient de nous parvenir nous fait savoir que ces prisonniers sont mis à notre disposition dans les plus brefs délais. Fidèles à leur politique, les Antariens, aussi étonnant que cela puisse nous paraître, continuent à faire montre de magnanimité en laissant à leurs prisonniers la liberté de rester sur les planètes conquises ou bien de rallier la Terre en toute sécurité. C'est la raison pour laquelle le *Joliot-Curie* est désigné pour ramener chez nous le premier contingent de prisonniers que nous abandonnent les Antariens.

Brady prit la parole :

— Devons-nous en conclure, colonel, que la paix est définitivement établie entre nos deux peuples ?

Morgan joignit les mains et croisa les doigts avant de répondre :

— C'est ce que nous pourrions penser devant tant de bienveillance à notre égard, mais nous nous refusons à nous laisser prendre à leur jeu. Les Antariens, actuellement, contrôlent toute une partie de la galaxie, ils ont constitué un empire colossal après avoir détruit presque la moitié de nos effectifs, et la dextérité avec laquelle ils sont venus à bout du renversement de l'équilibre des puissances prouve bien que leur science, en gros, est différente, sinon supérieure à la nôtre. Toutefois, l'apparition d'armes nouvelles, autant destructrices qu'inégalables, au cours des dernières années de la guerre, démontre clairement que les Antariens, sans leur concours, ne seraient jamais sortis vainqueurs de cette lutte titanesque. Il leur fallait agir vite et surtout démoraliser complètement nos soldats. C'est malheureusement ce qui s'est produit.

Il y eut un silence dans la grande salie, seulement troublé par le craquement des phalanges de Morgan. Il reprit ensuite :

— Beaucoup de questions ont été posées depuis. Pourquoi les Antariens n'ont-ils pas poursuivi la lutte ? Pour quelle raison ne se sont-ils pas emparés du reste de nos colonies ? Pour quel motif n'ont-ils pas continué à nous massacrer pour devenir les seuls maîtres de l'univers ? La réponse, en bref, pourrait être celle-ci : les Antariens ont été amenés à disperser leurs forces dans l'ensemble du secteur que nous leur avons abandonné. Ils ne peuvent pas se permettre pour l'instant de poursuivre une guerre qui, cette fois, serait désastreuse pour eux. Remarquez que ce que je vais dire maintenant n'est basé que sur des suppositions, mais les diplomates et les psychologues pensent que c'est vraisemblable.

Il se tourna et indiqua un large panneau de la salle qui venait de s'irradier. C'était une immense carte du ciel comportant toutes les zones de la galaxie conquises par les Antariens, et dont les limites dessinaient une large hyperbole autour des colonies terrestres encore préservées.

— La manœuvre d'encerclement est visible, poursuivit-il. Il est à redouter que, lorsque les Antariens auront regroupé leurs forces et intensifié leurs armements, ils déclencheront une nouvelle offensive, qui sera sans pitié cette fois.

— Devons-nous attendre que l'ennemi mette son projet à exécution avant d'agir ? demanda le commandant Meredith avec une pointe d'amertume dans la voix.

— Certainement pas, répliqua Morgan. Tous nos savants travaillent déjà à la réalisation d'armes nouvelles et nos meilleurs stratèges sont déjà sur pied de guerre. Nous sommes donc obligés de gagner du temps jusqu'à ce que nous ayons atteint un niveau qui puisse nous permettre de lutter contre eux à armes égales.

— En espérant que nous disposerons du temps nécessaire, intervint Brady.

— Et à condition aussi que nous soyons renseignés sur ce qui se passe exactement à la surface d'Antarès II, coupa presque Morgan.

— De quelle manière ?

Le regard de Morgan balaya le groupe des astronautes.

— C'est sur vous que nous comptons pour obtenir de précieux renseignements. Nous devons agir sans éveiller les soupçons de l'ennemi, nous ne pouvons pas nous lancer dans une nouvelle guerre sans avoir aucune idée de ce que préparent les Antariens. Nous avons donc pensé que votre voyage sur Antarès II pouvait très bien nous être profitable dans ce sens.

Il fit un signe et un opérateur modifia la projection sur le panneau pour faire apparaître un globe énorme, lumineux et animé d'une lente rotation.

C'était Antarès II, avec ses continents dentelés et ses océans émeraude baignés dans une luminescence couleur de jade. Toute une féerie de couleurs chatoyantes nettement reproduites par les capteurs visiondioniques interspatiaux.

C'était le grossissement maximum le plus net que l'on pouvait obtenir, malgré l'énorme distance qui séparait les deux mondes.

— Regardez bien, demanda Morgan alors qu'apparaissait sur la gauche de l'écran un large continent constellé de taches ocre et vertes. Certaines informations tout à fait récentes tendent à nous laisser supposer qu'il s'agit là d'une zone interdite dans laquelle les Antariens procèdent à diverses expériences ultra-secrètes. Il faut absolument que nous sachions ce qu'ils y préparent. Pour cela, nous avons imaginé un dispositif automatique placé dans les tuyères mêmes de votre appareil et qui puisera dans les particules éjectées l'énergie nécessaire pour animer les caméras à neutrinos destinées aux prises de vues. Cet ingénieux procédé nous offre deux avantages : celui de passer inaperçu des Antariens en cas de perquisition au sol, et celui d'enregistrer, même à travers la matière, toutes les scènes qui peuvent se dérouler sur ce mystérieux continent.

Sur un autre geste, l'écran s'éteignit et Morgan enchaîna :

— Un seul point délicat : le réglage de votre mise en orbite.

Il tendit aux astronautes un feuillet vomi par un téléscripteur, marqua un temps d'arrêt et reprit :

— Le gouvernement d'Antarès a pris la précaution de nous adresser les coordonnées réglementaires pour la manœuvre d'accostage, mais vous remarquerez qu'il suffit d'un décalage de dix secondes d'arc seulement pour que l'orbite se situe exactement à la limite de la démarcation imposée. C'est largement suffisant pour la sensibilité de nos capteurs. Au troisième passage, vous aurez enregistré assez de

pellicule pour nous permettre de nous faire une opinion précise sur ce que les Antariens nous cachent si jalousement.

Morgan laissa les astronautes se regarder et échanger quelques réflexions.

Le projet pouvait être qualifié de ridicule ou d'enfantin, mais Morgan, graduellement, avait su donner à ses arguments tout le poids nécessaire pour qu'ils puissent être acceptés sans la moindre hésitation.

Il était soutenu par tous les militaires, les psychologues et les politiciens de la planète qui voyaient là une chance absolument unique de profiter de l'invitation inattendue que le gouvernement antarien faisait à la Terre.

Morgan se leva, faisant comprendre que l'entretien était terminé, et, avant de prendre congé du groupe d'astronautes, il sortit d'un dossier plusieurs pièces visées et tamponnées qu'il tendit au commandant Meredith :

— Voici, dit-il, parfaitement en règle, vos visas pour Antarès.

CHAPITRE V

Antarès II était un globe de la dimension de Jupiter et gravitait à plus de 600 millions de kilomètres de l'astre central.

Astre colossal à l'échelle du système tout entier, lequel était composé d'une vingtaine de planètes dont deux seulement étaient propices à la vie humaine.

C'était à peu près tout ce que connaissait Brady sur la nature de ce système situé à près de 170 années-lumière de la Terre, sauf qu'il faudrait au *Joliot-Curie* environ huit jours pour franchir cette énorme distance, grâce à la vitesse supraluminique dont était animé l'appareil.

Étendu tout habillé sur sa couchette, Brady était perdu dans ses pensées.

L'idée était bonne, excellente même, et elle ne lui déplaisait pas. Meredith lui-même, pourtant calme et réservé, n'avait pas non plus caché son enthousiasme pour le projet depuis que, sous ses ordres, le *Joliot-Curie* s'était élancé dans le vide, hors du temps et de l'espace quadridimensionnel.

Mais cela, aux yeux de Brady, prenait des proportions terrifiantes. En cas d'échec, n'était-ce pas la voie ouverte à des représailles ou à des difficultés insoupçonnées ?

Et même si le projet réussissait, quel triste avenir était désormais celui de la race humaine ?

La guerre, toujours la guerre !

C'était la seule issue que pouvaient espérer ses semblables pour atteindre la voie de la liberté. Mais la liberté valait-elle ce prix ? Valait-elle que l'on sacrifiât encore plusieurs centaines de millions d'êtres humains, peut-être même l'espèce tout entière ?

Valait-elle encore que l'on négligeât cette mystérieuse épidémie qui, jour après jour, creusait aussi ses propres tombes ? Celles de l'esprit, de l'intelligence, et de l'évolution humaine, comme si le fléau s'attachait à créer un deuxième front pour parachever l'œuvre destructrice des armes classiques.

Brady tourna la tête dans la direction du hublot et le spectacle qu'il vit l'arracha à ses tristes pensées.

Le *Joliot-Curie* venait d'émerger du subespace et, dans le vide violacé, des milliers de petits points lumineux étaient accrochés comme des diamants sur un fond de velours.

Une lampe rouge s'alluma au-dessus de la porte et, dès cet instant, Brady sut que l'instant décisif approchait.

Il gagna le poste de pilotage, releva Antony Clarke et vérifia les coordonnées. Encore une paire d'heures tout au plus et ce serait l'arrivée sur Antarès II.

On pouvait l'apercevoir déjà par le hublot central. Grossissant à vue d'œil, une gigantesque boule émergeait du décor, offrant aux regards toute une variété délicate de tons pastel.

Meredith le rejoignit et désigna le monde qui montait vers eux :

— Regardez, demanda-t-il, et dites-moi si vous voyez ce que je vois. Je regarde briller cette planète avec l'auréole de la victoire, celle qui manque à la Terre. Elle semble rayonner la gloire et la puissance. La puissance d'un univers entier qu'elle est sur le point de conquérir, un univers qui ne cesse de hanter les rêves et les imaginations des hommes depuis qu'ils sont à même de rêver et de penser. Beaucoup périront encore, allez, avant qu'il ne soit conquis, mais il ne nous laissera jamais en paix, à moins qu'un jour nous ne disparaissions et que tout ne retourne au néant.

Il se tut brusquement.

La voix de Sylvio Francosi, le radio, annonçait la réception d'un message émis par les postes d'observation d'Antarès II. Des directives leur étaient données pour l'accostage et le respect des accords préétablis.

Meredith dicta sa réponse sans prendre la peine d'ajouter la moindre formule de politesse, puis coupa les contacts.

— C'est une bombe à plasma que nous aurions dû emporter, grommela Brady, et non des caméras. Nous avons une chance unique.

Meredith le regarda :

— Expéditif et téméraire, n'est-ce pas ? Voilà deux défauts que vous devriez apprendre à corriger, lieutenant.

— Je n'y peux rien, c'est dans ma nature.

— Quand vous aurez mon âge, vous aurez déjà révisé plus de cent fois vos opinions. Que vous le vouliez ou non, ce n'est pas à nous de décider ce qui est ou ce qui aurait dû être. Laissez à ceux qui nous commandent le soin de penser pour nous et vous vous en trouverez bien mieux.

Scott Brady n'insista pas. Meredith était trop respectueux des règlements pour se laisser entraîner dans une conversation de ce genre. C'était un militaire forgé à l'image d'une machine de guerre, conçu et mis au monde pour accepter n'importe quel ordre, même le plus absurde.

*

* *

Une lampe verte clignota au centre de l'ordinateur. C'était le moment de la mise en orbite. Sur un ordre bref de Brady, tout le monde fut à son poste.

Le sifflement des tuyères retentit dans plusieurs registres et déjà les fusées de freinage agissaient dans le sens contraire de la marche de

l'appareil.

La vitesse de décélération était étudiée, réglée, contrôlée par un cerveau électronique pour entrer dans l'orbite d'Antarès II dans les meilleures conditions possibles, définissant avec une extrême précision la marge d'erreur de 10 secondes d'arc prévue par le Haut État-Major.

Le *Joliot-Curie* fonçait maintenant à travers une épaisse couche nuageuse qui enveloppait la gigantesque planète et, à travers de brèves échancrures, on pouvait apercevoir de temps à autre quelques bandes multicolores à la surface de ce globe que l'équipage de l'astronef abordait pour la première fois.

L'appareil amorça son deuxième tour, se rapprochant davantage de la surface de la planète et une nouvelle fois le ciel nocturne de l'hémisphère obscur passa du bleu au violet.

Meredith lança un ordre bref, et Robert Lambert immédiatement enclencha le dispositif de commande des caméras.

C'est alors que le *Joliot-Curie* bouclait son périple pour la troisième fois que Francosi appela de sa cabine :

— Allô ! commandant ? les stations de repérage nous intiment l'ordre de modifier notre orbite. Que dois-je répondre ?

Meredith crispa les poings et se tourna vers Brady :

— Ils se sont rendu compte de l'erreur, murmura-t-il.

— Nous ne pouvons pas, c'est impossible. Meredith s'empara du petit micro portatif :

— Envoyez le message suivant : « Avarie à bord, régulateurs gravitationnels faussés, impossible rectifier notre position. »

Brady apprécia le bon sens de cette initiative. Il ne s'était pas attendu à découvrir le moindre relâchement dans la tension nerveuse de Meredith. Il exécuterait ses ordres jusqu'au bout et n'en démordrait pas d'un iota, quoi qu'il pût arriver.

Ce qui se passerait ensuite devait être déjà prévu, envisagé, réfléchi et accepté. Comme une machine bien réglée qui connaît d'avance le nombre de tickets qu'elle doit débiter en 24 heures dans un self-service.

Une fois sa ration de tickets épuisée, elle s'arrête.

Brady pensait que Meredith était dans ce cas. Lui aussi s'écroulerait lorsqu'il aurait atteint les dernières limites de cette situation déjà bien compromise.

*

* *

À l'appel suivant, il fit répéter le même message par Francosi, alors que l'appareil amorçait la quatrième boucle de sa spirale et que surgissait encore dans les écrans l'image du continent secret.

Cette fois, la voix du radio sonna gravement dans les haut-parleurs.

— Ils nous somment de quitter nos engins sur les fusées de secours et d'abandonner le vaisseau sur la quatrième orbite. Ils veulent vérifier eux-mêmes.

— Répondez que nous ne sommes pas autorisés à enfreindre les consignes ; qu'ils se préparent à nous recevoir.

— Les batteries thermiques sont pointées sur nous, commandant.

— Faites ce que je vous dis, sergent.

Il y eut un bref déclic dans les haut-parleurs. Personne n'avait bronché dans le poste de pilotage. Seul Juanito Peiro, le deuxième mécanicien, était livide et regardait ses compagnons avec des yeux démesurément ouverts.

— Dites, ils ne vont tout de même pas nous tirer dessus, comme ça, non ?

Il bégayait, au comble de l'émotion, et ne s'en rendait pas compte, mais cette fois personne n'eut envie d'en rire. Brady le plaignit. Ce garçon n'avait que 22 ans et c'était son troisième voyage dans l'espace. Il ne comprenait pas pour quelle raison on l'avait choisi dans cette équipe de vieux renards.

À cet instant précis, des jets blancs de force atomique zébrèrent le ciel, venant du sol, et une forte secousse ébranla la masse de l'astronef. Celui-ci se balança un instant en s'efforçant de retrouver son équilibre détruit, puis continua sa course folle autour de la planète.

Les Antariens ne s'étaient pas contentés de menacer. À présent ils tiraient, et une nouvelle rafale de force balaya le vaisseau de la poupe à la proue, faisant éclater une tuyère qui explosa dans le vide en un jaillissement de flammes pourpres et d'étincelles multicolores.

Conrad Weiss, le premier pilote, redressa le vaisseau et maintint l'alimentation en énergie au maximum, tandis que Meredith hurlait dans le micro :

— Dites-leur que nous ne sommes pas armés, bon sang ! Qu'ils cessent le tir !

— Impossible, commandant, la radio ne fonctionne plus.

Pour la première fois, Brady devina une lueur d'inquiétude dans les prunelles de Meredith, mais ce fut, hélas ! la dernière image qu'il eut de cet homme inflexible, car à ce moment-là une nouvelle rafale percuta la coque de l'astronef, détruisant les gyroscopes.

La cabine de pilotage parut se disloquer brusquement et Brady, qui s'était cramponné à son siège, vit le corps de Meredith se catapulte avec une violence inouïe sur la paroi de métal contre laquelle il s'écrasa, sans un cri, avec un bruit affreux d'os brisés. Il était mort sur le coup et son corps disloqué rebondit au milieu de la cabine comme un pantin désarticulé.

Brady enjamba le corps, luttant contre le roulis, et atteignit le

poste de commandement. Il cria à Weiss :

— Puissance au maximum. Stabilisez l'orbite.

— Le générateur est surchauffé, il ne tiendra pas le coup.

— Nous non plus ; c'est notre seule chance. Maintenez la puissance jusqu'à ce que nous ayons repris la vitesse suffisante pour quitter le continuum...

Ils comprirent tous cette manœuvre désespérée. Brady allait essayer de rallier la Terre avec les images enregistrées par les caméras. C'était d'une audace inouïe, d'une folle témérité... alors que l'on pouvait peut-être s'en tirer sans trop de mal grâce aux fusées de secours.

— Il a raison, fit Red Morton. Moi, je fais confiance au lieutenant. De toute façon, ces saletés-là ne nous le pardonneront jamais. Autant essayer de sauver notre peau !

— Attention ! cria Brady, groupes 4 et 5, puissance 28 ! Réduisez seulement les générateurs primaires 2 et 4 ! Maximum pour 6 et 7 !

*

* *

Ils savaient tous que le saut dans le subespace, lorsqu'il se produirait, serait brutal, rageur, et peut-être écrasant, mais ce qui se produisit alors les stupéfia et les ahurit pendant cinq secondes.

En un instant, toute la scène changea. Là où avait régné la noirceur de l'espace, un formidable spasme de feu et de flammes éclaboussa l'espace autour de l'astronef, tandis qu'une violente explosion secouait le poste de pilotage.

Complètement désemparée, la fusée fonçait droit vers la planète. L'écrasement était inévitable, Dans quelques secondes tout au plus.

— Coupez les réacteurs, cria encore Brady, cramponné à son siège. Fusées de freinage au maximum de puissance !

C'était une manœuvre insensée. Le renversement des puissances pouvait provoquer l'explosion des générateurs encore miraculeusement intacts derrière leur blindage, mais c'était la seule tentative possible.

Dans un éclair, Brady vit Juanito Peiro, complètement paralysé par la peur, incapable de toute réaction.

Il était complètement anéanti. Brady le sentit prêt à hurler, mais il ne lui en laissa pas le temps.

Il le coucha au sol d'un coup de poing et se rua sur les appareils, dirigeant lui-même la manœuvre.

Cette fois, le plancher parut monter vers eux, alors que déjà, à travers le cockpit, le relief du sol devenait nettement visible. L'altimètre accusait une hauteur de six cents mètres.

Rien ne pouvait empêcher un choc désormais inévitable. Brady

essaya d'appeler Morton et Lambert pour leur donner les dernières directives, mais il n'en eut pas le temps. Il se sentit projeté contre le tableau d'ébonite qui lui faisait face, tandis qu'un bruit épouvantable ébranlait la structure de l'appareil.

Il se cramponna à son siège au moment où le *Joliot-Curie*, après avoir lourdement rebondi, heurtait à nouveau le sol avec violence.

Entraîné par son élan, le monstre d'acier glissa encore quelques secondes sur le flanc, se cabra une deuxième fois, puis s'immobilisa dans une ultime secousse.

CHAPITRE VI

Brady ne sut jamais combien de temps dura son inconscience.

Quelques secondes... plusieurs minutes...

Dès qu'il se redressa, il chercha ses compagnons du regard. Il vit tout d'abord Juanito Peiro, toujours étendu au milieu de la cabine et le corps d'Antony Clarke tassé contre le cockpit.

Lambert s'était levé à son tour et se tenait la jambe en faisant une grimace de douleur.

Il vit aussi Francosi, Morton et Weiss qui se redressaient à leur tour, couverts de sang et de poussière.

Il enjamba le cadavre de Meredith et se rua ensuite vers Peiro qui, un instant ébranlé par le choc, commençait à reprendre ses esprits. Puis il désigna aux autres le corps inanimé du deuxième lieutenant :

— Clarke... vite !

Peiro était sain et sauf, seulement commotionné, mais lorsque le regard de Morton croisa le sien, Brady comprit qu'il n'y avait plus rien à faire pour le malheureux Clarke.

— Fracture du crâne, lâcha Weiss, il est mort sur le coup.

Quant à Lambert, sa blessure à la jambe n'était pas très grave, mais elle saignait abondamment, et il avait visiblement besoin de soins. Brady sentit qu'il devait prendre une décision.

Il regarda par la large échancrure de la coque et, à travers l'ouverture béante, ses yeux ne rencontrèrent que l'obscurité.

Ils avaient dû échouer en pleine nature, dans une contrée désertique. Seul lui parvenait le bruit du vent qui agitait le feuillage autour de l'appareil.

— Ils ont dû nous repérer, dit-il, ils vont sûrement arriver d'un moment à l'autre. Vite, il faut évacuer l'appareil.

Puis, après une seconde de réflexion, il ajouta :

— Et détruire aussi les caméras, sinon nous sommes perdus. Morton, aidez-moi à court-circuiter la génératrice. Dépêchons-nous !

Ils attendirent que Francosi, Peiro et Weiss eussent aidé Lambert à quitter l'épave pour se mettre au travail.

Lorsque à leur tour ils se ruèrent hors du vaisseau, les autres avaient déjà franchi une bonne centaine de mètres sur le sol recouvert d'une maigre végétation.

L'un des deux énormes satellites d'Antarès II montait à l'horizon, inondant la campagne de sa lueur pâle, mais largement suffisante pour permettre aux rescapés de s'orienter un instant.

— Par ici, fit Brady en désignant un amas de buissons et d'arbustes que l'on apercevait assez nettement non loin de là.

Ils coururent droit devant eux, plongeant au milieu des buissons

juste au moment où retentit l'effroyable explosion.

Un énorme geyser pourpre illumina le ciel, tandis qu'une pluie de débris incandescents s'abattait autour des astronautes.

Le sol lui-même vibra comme sous l'effet d'un tremblement de terre et, dès qu'ils purent relever la tête, ils virent ce qui restait du *Joliot-Curie*.

Une carcasse informe, incandescente, sur laquelle s'acharnaient encore d'énormes langues de feu.

Tout avait été détruit, mais qu'allaient-ils devenir à présent ?

Ils n'eurent pas le temps de se le demander, car Weiss brusquement tourna la tête à droite et à gauche à plusieurs reprises.

— Vous êtes tous là ? demanda-t-il.

Il compta ses compagnons du regard et fronça les sourcils.

— On aurait dit que quelqu'un marchait à côté de nous.

— Personne n'a bougé, dit Brady.

— Chut ! Écoutez !

Il ne se trompait pas. C'était bien un bruit de pas que l'on percevait, provenant de derrière les buissons.

Quelque chose bougeait non loin de là. Homme ou animal. Mais, en tout cas, il ne pouvait s'agir que d'un être vivant.

Les pas étaient furtifs, mais réguliers, comme si quelqu'un cherchait à contourner le massif de végétation.

Aucun d'eux n'était armé, et l'inquiétude commençait à gagner le petit groupe lorsque, soudain, la voix de Peiro troua le silence :

— Là... là... regardez !

Ils se retournèrent d'un bloc et restèrent un instant médusés par ce qu'ils voyaient.

Une créature à mi-chemin entre l'homme et le singe... un humanoïde solidement charpenté et recouvert de longs poils. Dans la clarté blafarde du satellite, ses petits yeux brillaient comme des perles au fond de ses larges orbites...

Il resta ainsi, une seconde ou deux, comme pétrifié sur place à la vue des six humains qui s'étaient redressés, puis il poussa bientôt un sourd grognement et détala dans les fourrés pour se perdre bientôt dans la nuit.

— Bonté divine ! s'écria Weiss, vous avez vu ?

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? souffla Francosi.

Brady avait disposé de suffisamment de temps pour le détailler. Il ressemblait comme une goutte d'eau ressemble à une autre à l'étrange créature que le professeur Lewis lui avait montrée, celle que l'on avait mystérieusement découverte sur le planétoïde Céphée, dans l'épave où le commandant Flynn et son équipage avaient trouvé la mort.

Subitement Brady associa les deux faits. Pour quelle raison cette créature venait-elle rôder aussi autour de l'épave du *Joliot-Curie* ?

Par quelle étrange coïncidence s'était-elle également manifestée sur le lieu de l'accident ?

Autant de questions auxquelles il lui était bien difficile de répondre et qu'il préféra garder pour lui, d'autant que la situation, brusquement, semblait prendre une autre tournure, bien plus sérieuse celle-là.

*
* *

Un appareil sphérique et lumineux venait d'apparaître dans le ciel, comme une grosse boule brillante dont le diamètre apparent égalait celui du satellite.

Il grossit encore, se stabilisa un instant au-dessus de l'épave du *Joliot-Curie* puis descendit lentement.

— Ceux-là sont certainement plus dangereux que le gorille, émit Morton à voix basse. Voilà les réjouissances qui commencent.

— Taisez-vous, ordonna Brady en s'aplatissant contre le sol, et ne bougez pas !

La sphère lumineuse s'était posée précautionneusement. Une dizaine d'Antariens armés en surgirent et s'élancèrent vers les restes de la fusée.

On pouvait supposer que, pour eux, tous les membres de l'équipage avaient péri dans l'écrasement de l'appareil.

— Que cherchent-ils encore ? Pourquoi est-ce qu'ils ne s'en vont pas ? demanda doucement Juanito.

La poigne de Red Morton lui écrasa l'épaule.

— Tu vas te taire, dis ? Un mot de plus et je t'arrache la langue. Compris ?

Le jeune garçon tremblait comme une feuille. Cette épreuve était au-dessus de ses forces. Il était visible qu'il se trouvait à bout.

— Attention ! fit soudain Brady, regardez !

Les Antariens s'étaient développés devant l'épave, alors qu'un faisceau aveuglant manœuvré depuis la sphère balayait le terrain.

Brady et ses hommes virent les Antariens qui se regroupaient autour d'un des leurs.

Celui-ci, de sa main tendue, désigna quelque chose sur le sol. Ils comprirent alors ce qui se passait.

L'Antarien indiquait aux autres les traces de sang qu'avait laissées Lambert dans l'herbe et la rocaille.

Brady connaissait assez bien la langue antarienne pour comprendre ce qu'ils disaient et, lorsqu'il le vit approcher du refuge végétal, l'arme à la main, il fit un geste à l'intention de ses compagnons :

— Eh bien, nous y voilà ! Ils nous ont repérés. Restez calmes et laissez-moi faire !

Les Antariens approchaient toujours, guidés par les traces de sang, et bientôt, méfiants, ils encerclèrent les buissons tandis qu'une voix impérative lançait une sommation en langage terrien.

Les Antariens leur donnaient une minute pour se rendre et ils étaient prêts à faire usage de leurs armes atomiques.

Brady comprit que le plus sage était d'obtempérer et de leur montrer surtout qu'ils ne possédaient aucune arme.

Ce qu'ils firent immédiatement en rejoignant le groupe des soldats antariens. Ils étaient vêtus du traditionnel uniforme noir et affichaient leur habituelle contenance un peu rigide.

Hormis quelques traces écailleuses qui recouvraient leur dos, mais que cachaient bien entendu leurs vêtements, il était impossible de déceler l'origine aquatique de ces êtres dont les caractères proprement humains étaient des plus frappants.

On pouvait considérer que leurs longues jambes musclées et bien déliées, leur taille fine, leur thorax puissant et développé ne constituaient pas une caricature, mais un affinement de l'espèce humaine.

La tête aussi semblait modelée par quelque grand artiste de la Grèce ancienne, avec le nez droit, des yeux clairs et limpides, un front large et puissant.

Mais combien de cruauté et de férocité se cachait à l'intérieur de ce corps merveilleusement proportionné ! La beauté des Antariens était aussi celle du diable !

*

* *

Il y eut quelques ordres brefs, puis, sur un signe des Antariens, les survivants du *Joliot-Curie* furent entraînés et dirigés vers l'énorme sphère lumineuse où ils se retrouvèrent dans une cabine circulaire confortablement aménagée.

— Quelle réception ! fit l'imposant Morton, aussitôt qu'ils furent seuls ; j'espère qu'ils nous laisseront prendre une douche avant le banquet.

— Bien sûr ! riposta Brady en regardant à travers l'unique hublot, nous allons être gâtés aux petits oignons.

Red Morton fit une grimace et se passa la main dans sa vieille tête ébouriffée :

— Pourtant, finit-il par avouer, il y a une chose qui m'inquiète.

— Je me demande ce qui serait capable de t'inquiéter, toi, soupira Brady avec un petit sourire moqueur.

— C'est que le repas ait lieu dans un aquarium. Malgré le critique de la situation, ils ne purent se retenir de rire à cette plaisanterie. Même Juanito, qui paraissait avoir récupéré un peu de son calme.

L'optimisme et la confiance de ses camarades lui faisaient du bien et le stimulaient un peu.

Et tous se disaient confusément que, malgré tout, il leur restait un peu d'espoir solidement ancré au fond de leur cœur.

La sphère fonçait maintenant vers le ciel sombre, à une vitesse vertigineuse. Bientôt elle parut perdre de la hauteur, tandis qu'elle franchissait la ligne de séparation entre le jour et la nuit.

Au milieu du vert ininterrompu du paysage qui se déroulait sous eux, un fleuve argenté apparut comme un mince ruban, et, dans une de ses boucles, se dessina enfin la masse compacte d'une grande cité. C'est vers elle que semblait se diriger la sphère en réduisant progressivement sa vitesse.

La mégapole reflétait bien l'esprit antarien avec ses contrastes, ses bizarreries et ses structures tourmentées où s'alliaient le grandiose, le majestueux et la sobriété à la fois, avec ce compromis de primitif et d'ultra-moderne qui choquait au premier abord. Mais, une fois que l'œil s'y était habitué, l'architecture tout entière devenait d'une beauté simple et nette.

Au grand étonnement des Terriens, la sphère survola la cité et prit la direction d'un amas de constructions que l'on ne tarda pas à apercevoir sur l'autre rive du fleuve.

Plusieurs drapeaux noirs flottaient sur les édifices avec le sempiternel triangle doré au milieu.

Le drapeau d'Antarès, symbole de la mort et de la destruction, image universelle d'une idéologie selon laquelle « il n'y avait pas de sommets auxquels le peuple d'Antarès ne puisse jamais aspirer ».

Brady connaissait cette devise populaire qui n'avait cessé d'inquiéter et d'effrayer ses semblables depuis plus d'un siècle. Mais que leur réservait encore l'avenir ?

L'appareil se posa sans la moindre secousse quand la coque géante vint heurter doucement le centre géométrique d'une large terrasse d'aéroplastex.

Un panneau coulisssa derrière le groupe des Terriens et ils furent invités à évacuer l'engin.

CHAPITRE VII

Le général Mingozi était un humanoïde d'âge indéfinissable, très précieux de nature, et qui parlait la langue terrienne avec une aisance et une facilité incroyables. Presque sans accent.

Il y eut dans son accueil beaucoup de courtoisie et de respect vis-à-vis des Terriens qu'il reçut dans son bureau en forme de triangle, dont il occupait lui-même l'un des sommets derrière une large table de travail encombrée de petits appareils plus compliqués les uns que les autres.

La guerre était une chose cruelle, une besogne stupide et déraisonnable. C'est ce qu'il commença par dire en ponctuant ses phrases de nombreux soupirs.

Il détestait la guerre, tout au moins se plaisait-il à l'affirmer, et il regrettait que son peuple n'ait pas choisi une autre solution pour accomplir ce qu'il appelait « la phase majeure de l'évolution spirituelle dans l'Univers ».

La race antarienne était une race dominante, imposée par le Destin pour régner en maîtresse dans cet univers qui ne pouvait et ne devait pas être voué au partage. C'était une race élue, choisie par les Forces Suprêmes, et, maintenant qu'elle était entrée dans cette voie, elle ne pouvait plus reculer.

Et c'est dans cette voie qu'il devait lui-même aider son peuple du mieux qu'il le pouvait.

Il soupira encore et dit :

— Il ne suffirait que d'un peu de compréhension à votre peuple pour accepter la collaboration que nous lui offrons. Pourquoi faut-il toujours que les Terriens agissent aussi maladroitement avec nous ?

Il prit une pause, puis ajouta :

— Pourquoi n'avoir pas obéi à notre sommation ? Vous nous auriez si facilement évité ce pénible incident.

Brady prit la parole, expliquant très calmement que l'erreur provenait de la calculatrice et des régulateurs gravitationnels, et qu'ils n'avaient nullement l'intention d'enfreindre les directives et les consignes antariennes. Il s'insurgea en son nom et au nom de ses camarades contre cet acte de violence qui avait coûté la vie au commandant Meredith et au lieutenant Clarke et demanda qu'on lui permît d'entrer immédiatement en rapport avec le gouvernement de la Terre.

Devant tant d'audace et de fermeté, le général Mingozi resta un instant visiblement interloqué.

Il tenta même de faire dévier la conversation sur un autre sujet en désignant la jambe de Lambert dont le sang coagulé dessinait des

taches brunes sur le tissu du pantalon.

— Vous avez besoin de soins, mon ami, je vais donner les ordres nécessaires pour que cela soit fait dans les plus brefs délais. Mais je vous en prie, asseyez-vous. Ne restez pas debout à vous fatiguer inutilement.

Mais Lambert ne broncha pas et se contenta de lever les yeux vers le plafond, complètement indifférent à l'offre qui lui était faite.

Brady vit passer une lueur de colère sur le visage parcheminé de l'Antarien, en même temps qu'il notait une légère crispation de ses mains.

— Très bien, dit-il finalement, comme il vous plaira. Je déplore simplement votre entêtement. Votre entêtement de Terrien qui est aussi la cause de cette guerre inutile.

Sa voix s'enfla, dominée par la colère et la haine :

— Vous n'êtes qu'une race inférieure et orgueilleuse qui prétend dominer l'Univers. Pauvre et misérable humanité ! Quand donc arriverez-vous à comprendre qu'il ne sert à rien de braver notre puissance ?

La fureur de Mingo se heurta à une barrière de silence et l'Antarien réalisa aussitôt que son emportement ne trouverait aucun écho.

Il prit un ton plus calme pour annoncer :

— Vous serez rapatriés avec le prochain convoi de prisonniers. En attendant, vous resterez ici jusqu'à nouvel ordre.

Il eut un sourire mielleux pour ajouter :

— En espérant tout de même que vous n'emporterez pas un trop mauvais souvenir de votre séjour sur Antarès II.

Ce fut Sylvio Francosi qui répondit avec une pointe d'ironie :

— J'espère, général, que vous saurez faire une distinction entre les singes évolués que nous sommes et les vulgaires primates qui peuplent votre planète ?

Mingo avait subitement froncé les sourcils et il observa un moment Francosi avant de se décider à demander :

— À quels primates faites-vous allusion ?

— À ce merveilleux spécimen que nous avons surpris autour de l'endroit où nous nous étions réfugiés, répondit Francosi avec un haussement d'épaules.

Le général antarien était devenu blême et Brady, dès cet instant, sentit très nettement que la situation s'aggravait. Pourquoi diantre Francosi avait-il cru devoir faire allusion à cet anthropoïde dont la découverte soulevait déjà, sur Terre, bien des mystères ?

Il vit Mingo appuyer sur un bouton et, quelques secondes plus tard, quatre personnages entraient dans la pièce triangulaire.

Quatre officiers au visage glabre et dénué de toute expression, avec

lesquels MingoZ engagea une rapide conversation.

Brady saisit quelques bribes de phrases si rapides et si fluides qu'il avait toutes les peines du monde à en rétablir le sens :

« ... vu les primates... continent expérimental... cherchent à connaître nos secrets... C'est évident, erreur dans les coordonnées... aurions dû nous en douter... »

L'appréhension de Brady était loin d'être négligeable, car il se sentit envahi par une sueur glacée lorsqu'il prit conscience du caractère extrêmement délicat de cette nouvelle tournure des événements.

Après ce qui lui parut durer une éternité, le général MingoZ le fixa de son regard d'acier et lui dit :

— De quoi avez-vous peur, lieutenant ?

— Un homme, loin de son pays et entre les mains de son pire ennemi, a le droit, je suppose, d'éprouver quelque crainte.

— Il n'en a aucune raison, à mon avis, s'il est franc et loyal.

— Quel prix attachez-vous donc à la franchise et à la loyauté dans cette conversation ?

— J'en jugerai lorsque vous aurez répondu à quelques-unes de nos questions.

Un officier antarien s'était approché du groupe des Terriens et coupa presque :

— De quelle mission étiez-vous chargés en venant sur Antarès II ? Cette erreur dans les coordonnées orbitales était volontaire, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends absolument rien à ce que vous dites.

Un autre enchaîna :

— Le survol du continent interdit vous a été imposé par le gouvernement terrien. Qu'avez-vous à dire à cela ?

— C'est faux, tout cela est absurde.

— Qu'avez-vous découvert ? Que savez-vous ?

MingoZ, d'un geste, avait rétabli le silence dans la pièce. Il ne voulait rien brusquer, c'était visible. Peut-être nourrissait-il encore un secret espoir.

— Votre entêtement aussi est absurde, lieutenant. Nous sommes persuadés que vous êtes venus ici dans l'intention de nous espionner. Dans ce cas, vous vous rendez compte, j'espère, que l'affaire à laquelle vous êtes mêlés risque d'être très grave pour vous et vos compagnons. Il vous suffit d'un peu de bon sens pour éviter le pire.

Ce fut encore toute une avalanche de questions. MingoZ voulait savoir comment les Terriens s'y étaient pris pour connaître l'existence de leur continent secret, quels étaient les projets du Haut État-Major, quelle était l'étendue réelle de ses capacités et ce qu'il savait de la civilisation antarienne.

Le fait surtout d'avoir parlé de l'anthropoïde paraissait avoir déchaîné Mingoz et ses séides.

Brady releva la tête, mais il regretta aussitôt son mouvement, car il avait attiré sur lui l'attention de Mingoz.

— Alors, lieutenant, dois-je employer la force pour délier votre langue ?

C'est alors que le gros Morton intervint :

— Général Mingoz... non, je vous en prie... je parlerai au nom de mes camarades, mais de grâce, ne les condamnez pas...

Brady et les autres s'étaient retournés d'un bloc :

— Red...

Mais le deuxième pilote avait pris son air le plus innocent et c'est presque suppliant qu'il continuait à l'adresse de Mingoz :

— Oui, je parlerai... je parlerai... je dirai tout ce que je sais... Après tout, je confesse mon impuissance et mon ignorance devant le génie de la race antarienne. Il n'y a dans cet univers aucun avenir pour l'espèce misérable à laquelle j'appartiens. Je vous demande humblement, seigneur, d'avoir pitié de moi.

Il tomba lourdement sur les genoux, les mains jointes, devant Mingoz qui savourait déjà sa victoire.

— Voilà enfin des paroles sensées, dit l'Antarien. Que les forces suprêmes bénissent votre loyauté, ami terrien. Je vous prie de croire qu'aucun mal ne sera fait à vos compagnons si vous parlez.

— Oui, je parlerai, mais pas devant eux, supplia Morton. Je vous en prie... je ne pourrais pas.

L'Antarien se tourna vers ses officiers, et d'un geste rapide désigna Brady et les autres Terriens :

— Reconduisez-les. Qu'on me laisse seul avec cet homme.

Il attendit que son ordre fût exécuté pour s'avancer vers Red Morton :

— Maintenant, je vous écoute.

Le pilote parut réfléchir longuement, sans se préoccuper de l'impatience de Mingoz. Qu'allait-il bien pouvoir dire maintenant ? Il ne s'était jamais trouvé dans un tel embarras et il comprenait que de son initiative pouvaient dépendre le sort de ses camarades et le sien. Encore fallait-il trouver un moyen de s'en sortir.

— En somme, dit-il, que voulez-vous savoir exactement ?

— Tout d'abord la façon dont vous vous y êtes pris pour connaître l'existence du continent secret que vous avez survolé.

Red hocha la tête :

— Le continent secret, n'est-ce pas ?

Il réfléchit encore quelques secondes avant de poursuivre :

— Eh bien, voilà, c'est très simple... Il s'agit d'un nouveau procédé. Mingoz le regarda, étonné et murmura :

— Un nouveau procédé ?

— Oui. Nous employons des visiosondes. L'énergie piézoélectrique d'un centrifugeur capte les images émises dans n'importe quel coin du ciel. Les ondes-images sont converties dans une bobine de cadmium périscopique...

— De cadmium ? répéta Mingoz étonné.

— Oui, de cadmium. Elles sont renvoyées ensuite dans le centrifugeur grâce à des thermo-piles synchronisées qui diffusent le tout dans un appareillage analytique mis en mouvement par un réflecteur tronconique.

— Un réflecteur tronconique ? Red fit claquer ses doigts.

— Et voilà ! Vous voyez que c'est très simple. Il suffit ensuite de capter sur Terre les ondes-images dans un simple radarscope, et le tour est joué.

Mingoz se gratta le menton.

— Très intéressant, murmura-t-il, mais tout cela ne me paraît pas très clair... Quelque chose m'échappe.

Il appuya sur un bouton. Une cloison de la pièce coulissa immédiatement. Un passage s'ouvrit sur une grande salle qui ressemblait à un laboratoire, avec ses appareils de verre et de métal disposés dans un désordre qui n'était qu'apparent.

— Ce qu'il y a d'ennuyeux, avec vous, les Terriens, continua-t-il, dédaigneux, c'est ce manque de précision et de clarté dans le langage et surtout la façon confuse avec laquelle vous vous exprimez. Il est bien évident que votre cerveau n'a pas encore atteint la plénitude de ses fonctions. Venez !

Lorsqu'ils furent entrés dans le laboratoire, l'Antarien désigna à Morton une table encombrée de boutons, sur laquelle était posé un objet qui ressemblait à une longue-vue sur un axe mobile dont la base comportait un fil souple et boudiné adapté à des disques perforés. Il expliqua :

— Il s'agit là d'un convertisseur cérébro-psychique. Une vieille invention que nous utilisions naguère, lorsque nos dirigeants décidèrent de développer au maximum l'activité cérébrale des nouvelles générations. Cet appareil émet un faisceau d'ondes qui influe sur les cellules gliales du cerveau et modifie les bases chimiques dues à l'hérédité et au métabolisme individuel. Toute opération individuelle, vous le savez, est fonction d'un influx nerveux et d'un dosage chimique complexe des quantités d'acide ribonucléique que peuvent supporter les neurones.

Ce fut au tour de Red Morton de faire une moue en regardant l'étrange appareil.

— En somme, demanda-t-il naturellement, vous subjuguiez l'individu que vous soumettez au rayonnement.

— Pas exactement. « Nous influençons » serait plus exact. En effet, l'appareil permet à la fois d'activer au maximum les fonctions cérébrales et de modifier la personnalité du sujet en la modelant sur celle de l'opérateur.

Red était loin d'être un scientifique, mais le rayonnement de Mingozeveilla tout de même son intérêt.

Il comprenait confusément l'abominable méthode employée par un groupe d'intrigants, avides de pouvoir, pour modeler à leur image les générations naissantes.

Ils avaient fait de l'humanité antarienne des disciples aveugles et dévoués à leur cause en influençant les jeunes cerveaux, comme l'avaient fait autrefois sur Terre, mais avec des moyens beaucoup plus élémentaires, les dictateurs nazis et communistes.

Red entrevoyait déjà les véritables intentions de Mingoze et il se demanda un instant comment il allait bien pouvoir se sortir des explications fantaisistes qu'il avait données à l'Antarien. Bien sûr, il ne pouvait pas prévoir l'existence de ce convertisseur cérébro-psychique.

Mingoze lui désigna un siège, prit place à son tour en face de lui et déclara :

— Puisque vous êtes décidé à nous aider, j'imagine que vous ne voyez aucun inconvénient à être converti à notre cause...

Morton, pas très rassuré, murmura :

— Mais bien sûr, voyons...

Mingoze poursuivit :

— J'ai besoin de toute votre conscience et de toute votre énergie cérébrale pour obtenir de vous des renseignements nets et précis sur la nature de ces visiosondes. Détendez-vous et coiffez votre casque, ainsi que je le fais moi-même.

Un silence, puis Mingoze reprit :

— Là, comme ça, c'est parfait. Vous devriez vous sentir flatté d'être suffisamment important pour qu'on utilise cet appareil sur votre personne. Il y a, je crois, plus d'un siècle qu'on ne s'en est pas servi.

Red Morton s'efforça de ne rien laisser voir de ce qu'il pensait, puis il secoua sa grosse tête et désigna le tube en forme de longue-vue :

— En gros, si toutefois je comprends bien, ce convertisseur peut aussi bien être utilisable dans les deux sens ?

— Bien entendu. Tout dépend de l'orientation du gros orifice.

— Extraordinaire, s'écria Red, je n'ai jamais rien vu de pareil.

Mingoze avait enfoncé quelques boutons et déjà de mystérieux picotements prenaient naissance dans le crâne du pilote.

Il n'attendit pas une seconde de plus. Au moment où Mingoze lui demanda d'appuyer sur le bouton vert placé à sa droite, il appuya délibérément sur le bouton rouge.

Il se passa alors la chose la plus ahurissante et la plus inattendue.

Le geste de Morton eut pour effet de faire pivoter brusquement le long tube effilé sur son support, si bien que ce fut l'Antarien qui se trouva d'un coup soumis aux rayonnements de l'appareil.

Morton vit la face de Mingo se contracter légèrement, en même temps que ses yeux prenaient une étrange expression.

L'Antarien tenta un ultime effort pour rétablir la situation, mais son geste ne fut qu'esquissé et sa main retomba mollement sur la table.

Il était comme paralysé, incapable de se ressaisir.

Morton connut lui aussi cette désagréable sensation. L'espace d'une seconde, il éprouva l'impression de plonger dans un néant sans fin, où ses propres pensées se mêlaient à d'autres, inconnues, inhabituelles, et qui ne lui appartenaient pas.

Il connut des réactions qui n'étaient pas les siennes et des pensées qui lui étaient étrangères. Puis tout se brouilla et il redevint lui-même juste le temps qui lui était nécessaire pour couper les contacts de cet appareil diabolique.

Alors il se leva et dégagea le crâne de Mingo.

Le général antarien, au grand soulagement de Morton, était sain et sauf, mais le choc cérébral qu'il venait de subir paraissait avoir altéré sérieusement sa personnalité.

Il subissait les effets du convertisseur cérébro-psychique, et, dès les premières paroles qu'il prononça, Morton réalisa qu'il le tenait sous sa domination.

Mingo le suivit docilement dans le bureau, sans manifester la moindre inquiétude, et le Terrien lui indiqua les appareils de télécommunication installés sur sa table de travail :

— Faites immédiatement libérer le lieutenant Brady et ses hommes, ordonna-t-il. Qu'ils soient reconduits ici-même, dans ce bureau. Donnez également les ordres nécessaires pour que nous puissions quitter cette base sans la moindre difficulté. Allons, dépêchez-vous.

Le général antarien hocha la tête et sembla hésiter un instant.

— Alors, tu te décides, oui ou non ? grogna nerveusement Morton. Aucun mal ne doit nous être fait, c'est compris ? Vive la Terre et vivent les Terriens, grave-toi bien ça dans ta petite cervelle de goujon.

Mingo répéta mécaniquement :

— J'ai parfaitement compris ce que vous exigiez de moi. Vive la Terre et vivent les Terriens, n'ayez aucune crainte...

C'était ahurissant !

Mingo brancha les intercoms avec des gestes de robot, donna les quelques ordres nécessaires, et, quelques instants plus tard, Brady et ses hommes étaient introduits dans la pièce.

Red n'avait pas cessé de surveiller Mingo, et la puissance de son

regard eut encore raison de quelques hésitations qui se manifestaient dans l'esprit de l'Antarien au moment où les gardes s'avançaient.

— Conduisez les Terriens hors de la base, or-donna-t-il. Qu'aucun mal ne leur soit fait, je vous donnerai ensuite de nouvelles instructions en ce qui les concerne.

L'officier qui commandait les gardes eut un mouvement de surprise.

— Eh bien, capitaine Gozd, qu'attendez-vous ? C'est un ordre.

Le nommé Gozd salua rigidement, et, encadré par les gardes, le groupe des Terriens se retrouva bientôt dans le long couloir qui sillonnait la base militaire d'un bout à l'autre.

Morton avait pris la tête, pressant le pas et soufflant à ses compagnons qui le regardaient sans comprendre :

— Surtout ne dites rien, et contentez-vous de me suivre. Je vous expliquerai plus tard, laissez-moi faire.

Ils quittèrent le bloc central, franchirent une cour immense au milieu d'un va-et-vient général puis atteignirent enfin les limites de la base.

Un nouveau conciliabule s'engagea entre le capitaine Gozd et le service de garde, puis finalement la ceinture de protection fut annihilée pour permettre aux Terriens de la franchir.

Red se tourna alors vers l'officier qui paraissait perplexe :

— C'est bien, mon ami, dit-il avec suffisance, vous pouvez disposer. N'oubliez pas de transmettre toute notre sympathie à votre valeureux général.

Ce fut ainsi que les Terriens faussèrent compagnie au cruel général Mingoz.

CHAPITRE VIII

Scott Brady se laissa choir sur une lourde pierre et s'épongea le front. Le récit que venait de faire Morton les avait tous anéantis, surtout lorsqu'il avait ajouté, avec sa bonhomie habituelle :

— Par Sirius ! Que pouvais-je faire d'autre pour sauver la situation ? Hein, mes amis, je vous le demande.

On apercevait encore à l'horizon les limites de la base, et le groupe des Terriens avait hésité avant de s'engager au milieu de l'intense végétation qui s'étendait à perte de vue dans la direction des collines.

Il fallait tout de même prendre une décision, et c'est vers Brady que convergèrent tous les regards.

Il réfléchit encore quelques secondes et déclara :

— Quoi qu'il en soit, je vous prédis une chose. C'est que, tôt ou tard, nous serons repris, anéantis, et on n'entendra jamais plus parler de nous. Ça, je tiens à ce que tout le monde se le mette bien dans le crâne.

Sylvio Francosi fit claquer sa langue :

— Six hommes avertis en valent douze, n'est-ce pas ? Que peuvent alors bien faire douze hommes dans notre cas ?

— Ça dépend, répondit Brady. On peut mourir tout simplement, et je vous estime suffisamment pour savoir que cela ne vous effraie pas, mais pour ma part je ne tiens pas à mourir stupidement. Je suis d'accord pour durer le plus longtemps possible.

— Nous n'avons même pas une arme sur nous, fit remarquer Conrad Weiss.

— On peut essayer de s'en procurer.

— Et nos vêtements ? ajouta Lambert, ils nous rendent aussi vulnérables qu'un mouton sur une place publique.

— On peut s'en procurer d'autres.

— Et ensuite ? demanda Morton très détendu.

— Ensuite ? Eh bien, avec un peu de chance on pourrait essayer d'atteindre le spatiodrome qui nous avait été indiqué. Là où normalement nous aurions dû nous poser. Il est réservé aux fusées terriennes réquisitionnées pour le rapatriement des prisonniers. Si nous arrivons à nous en sortir sans trop de mal, je pense qu'avec l'aide de nos camarades nous pouvons peut-être réussir à quitter cette maudite planète.

Il laissa couler quelques secondes et reprit :

— Et puis... et puis, il y a quelques mystères que j'aimerais bien élucider avant de la quitter.

Conrad Weiss eut une sourde exclamation :

— Vous alors ! Pour être gonflé, on peut dire que vous êtes gonflé.

Mais ça me plaît, je suis d'accord.

Ils l'étaient tous, et Brady savait qu'il pouvait leur faire confiance. Ils n'avaient besoin que d'un coup de pouce pour retrouver leur moral.

Malheureusement, Lambert souffrait encore de sa jambe blessée et c'était là un sérieux handicap pour la petite équipe. Il fallait souhaiter seulement que son état n'empirât pas, et qu'il puisse supporter la rude épreuve qui les attendait tous.

Quant à Juanito Peiro, il acceptait en silence les décisions des autres, et se contentait d'approuver tout ce qui se disait autour de lui, si bien que Red Morton lui confia en lui tapant sur l'épaule :

— Courage, fiston, c'est comme ça qu'on arrive à se faire des souvenirs dans ses vieux jours. Quel âge as-tu ?

— J'ai vingttttt... bégaya-t-il.

— Vingt-quatre ?

— Non... vingttt...

— Aucune importance ! Mon grand-père avait l'habitude de dire à qui voulait l'entendre qu'on ne devait pas s'occuper de l'avenir avant soixante-dix ans. Jusque-là, ajoutait-il, c'est de la rigolade.

Il partit d'un grand éclat de rire qui fut coupé net par un geste de Brady.

— Ça suffit, nous avons assez perdu de temps comme ça. Nous risquons de les avoir sur le dos d'un moment à l'autre. Je propose que nous traversions cette jungle pour atteindre le fleuve. En le longeant sur la rive droite, nous pouvons ensuite contourner l'immense cité que nous avons survolée en venant ici. Je crois bien qu'il s'agit de Sofra, la capitale antarienne. Ensuite, nous verrons bien...

Personne ne se faisait d'illusion. Le phénomène physico-psychique dont Mingoz avait été la victime ne pouvait être que passager, car Morton n'avait évidemment pas prolongé l'opération suffisamment pour obtenir un résultat définitif.

D'autre part, il était probable que la libération imprévue des Terriens avait déjà dû éveiller la méfiance au Grand Quartier Général et qu'à l'heure actuelle, on avait dû se rendre compte de la supercherie.

Mingoz allait lancer des guerriers à leurs troussees, alerterait toute la région et remuerait ciel et terre pour les retrouver morts ou vifs. Plutôt morts que vifs.

Telle était du moins l'opinion de Brady, car il savait que Mingoz ne leur pardonnait pas d'avoir découvert ce mystérieux primate dans ce coin du continent secret où le *Joliot-Curie* s'était abattu.

Quel mystère pouvait bien se cacher derrière l'existence de ces curieux anthropoïdes ? Que pouvait craindre Mingoz et que redoutait-il qu'ils aient découvert ?

Certes, la tentative de Brady était une folie, mais il sentait

confusément en lui-même qu'il se passait dans le clan antarien des choses étranges, anormales, et que l'Union Terrienne devait connaître à tout prix.

Quelque chose d'horrible et d'abominable qu'il lui était impossible de comprendre, mais qui déclenchait en lui un certain malaise lorsqu'il y songeait. Comme quelqu'un qui s'apprête à ouvrir une porte et qui ignore encore tout du drame qui vient de se jouer... *derrière cette porte.*

On ne peut rien supposer, seulement prévoir que ce que l'on va découvrir est une monstruosité, que cela dépasse peut-être l'entendement humain. Rien de plus.

Brady était dans ce cas. Il se trouvait en présence d'une porte, une porte qu'il lui fallait ouvrir.

À n'importe quel prix !

*

* *

Pendant plusieurs heures, Scott Brady et ses hommes se frayèrent un passage dans l'épaisse végétation, au milieu d'une brume grasse et lourde.

Ils étaient entourés de plantes énormes, très hautes, dont les sommets toujours invisibles étaient noyés dans cette brume grisâtre qui s'enroulait autour des troncs et des tiges comme de longs tentacules souples et mouvants.

La région devait être marécageuse et Brady, par précaution, ralentit l'allure lorsqu'il commença à distinguer entre les herbes quelques taches liquides plongées dans une clarté nébuleuse d'où s'élevaient, en se déroulant lentement, de nombreuses spirales de vapeur.

Ils continuèrent ainsi pendant une heure encore, jusqu'à l'approche de la nuit, au moment où la brume perdit de sa couleur et prit une teinte plombée.

Lambert était épuisé et les efforts qu'il avait dû accomplir durant ces dernières heures avaient eu raison de sa résistance.

Il était à bout.

Weiss et Francosi avaient dû le soutenir et l'aider à plusieurs reprises, et les deux hommes, eux aussi, n'en pouvaient plus.

Juanito Peiro glissa et faillit tomber dans une mare de boue ; c'est Red Morton qui réussit à le retirer de sa fâcheuse posture.

Brady désigna alors un petit monticule herbeux où ils pouvaient se réfugier sans crainte pour passer la nuit. Il était inutile d'insister.

— Nous ne devons plus être bien loin de la rivière, dit-il en consultant l'indicateur d'azimut logé dans le cadran de sa montre-bracelet.

— Eh bien, tant mieux, déclara Morton, au moins nous sommes sûrs de ne pas mourir de soif.

Il fit une grimace en désignant les traînées incolores et aqueuses d'apparence qui suintaient au-dessous d'eux, entre les mares bourbeuses :

— À moins que nous ne soyons obligés d'avalier ce jus de sorcière ! Pouah ! Quelle horreur !

Il affirma plus tard qu'il avait pu reconnaître et séparer de mémoire toutes les odeurs pestilentiellles qui se dégageaient du cloaque qui les environnait.

Cela sentait l'acide formique, la viande corrompue et le concombre pourri.

— Pas étonnant que nous n'ayons rencontré aucun animal dans cette damnée région, déclara-t-il, un cochon n'y vivrait pas deux jours.

Francosi lui agrippa le bras et grogna :

— Écoute, Red, en supposant même qu'il y ait des cochons sur cette maudite planète, je te dispense de me rappeler le goût du saucisson et de l'andouillette. Ce n'est vraiment pas le moment.

— Ma parole, on dirait que tu es mort de faim ! Francosi leva les bras au ciel :

— *Madonna* ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! J'ai l'estomac tellement vide qu'il résonne comme une cloche à chaque pas que je fais. Et il faut encore que tu parles de cochon !

— Et alors ? Tu préférerais peut-être que je parle du mousse, hein ?

Sa main désignait Juanito, accroupi dans son coin.

— Le mousse ?

Morton prit un air mystérieux pour répondre :

— Faut-il te rappeler les usages en vigueur, Sylvio ? Depuis l'Antiquité, un équipage affamé commence d'abord par grignoter le mousse. C'est la tradition. Désolé que tu m'aies forcé à le dire devant ce pauvre garçon.

Une expression de terreur avait envahi le visage de Juanito et Brady crut bon de mettre un terme à cette stupide plaisanterie.

— Bande d'idiots, vous feriez mieux de dormir. C'est la seule chose qu'il nous soit possible de faire, pour le moment.

Il donna l'exemple en s'allongeant à même le sol, essayant pour sa part de tromper son estomac par un sommeil réparateur.

Qui dort dîne !

*

* *

Brady s'éveilla en sursaut, alors que les rayons d'Antarès filtraient à travers l'épaisse ramure.

Morton, visiblement affolé, continuait à le secouer sans ménagement tout en lui disant à plusieurs reprises :

— Scott ! Lambert a disparu !

Il se redressa d'un bloc et regarda autour de lui. Il lut sur le visage de tous ses autres compagnons la même expression d'inquiétude et de panique. Eux non plus n'arrivaient pas à comprendre.

Le mécanicien n'était plus là !

Il y avait seulement la trace laissée par son corps dans l'herbe molle, et quelques empreintes dans le sol pâteux autour du bournier qui entourait le monticule.

— Il n'a pas dû aller bien loin, fit Brady en fronçant les sourcils. Venez, il faut essayer de le retrouver.

Ils quittèrent le monticule, guidés par les traces de pas, et hurlèrent le nom de Lambert à plusieurs reprises, sans que le moindre écho leur répondît.

C'était à n'y rien comprendre. Partout ne régnait que le silence épais, lourd et total.

Le désespoir commença à s'emparer d'eux lorsque les traces disparurent, mais Weiss les retrouva un peu plus loin.

Elles paraissaient se diriger vers une immense clairière que l'on apercevait sur la droite, toute inondée de lumière.

Lambert devait avoir une sérieuse avance, mais sa blessure à la jambe ne pouvait pas lui permettre de progresser bien vite. Ils avaient donc encore une chance de le rattraper.

Mais que diable avait-il bien pu lui passer dans le crâne ? C'est la question que tout le monde se posait depuis le réveil, car Lambert était plutôt un garçon posé et réfléchi, n'agissant jamais à la légère.

Ils pressèrent le pas, sortirent des marais et émergèrent de la forêt. C'est alors que Weiss s'écria, en tendant le bras :

— Je le vois, là-bas, regardez !

C'était bien Lambert en effet que l'on pouvait apercevoir au milieu de l'étendue herbeuse. Sa haute silhouette formait une tache sombre et mouvante sur le vert pastel du sol vallonné.

— Par Sirius ! gronda Morton, il est devenu complètement fou ! Où va-t-il donc ?

Ils se ruèrent tous, courant à perdre haleine et criant à tue-tête, si bien que Lambert se retourna et les vit.

Il s'écroula d'un bloc quand ils le rejoignirent et la pâleur cadavérique de son visage faisait peine à voir.

La plaie s'était infectée et une fièvre intense minait son corps.

Brady se pencha vers lui et murmura :

— Lambert, mon vieux, que s'est-il passé ? Où alliez-vous comme ça ?

Le mécanicien eut un haussement d'épaules et évita son regard :

— Ne vous occupez pas de moi, dit-il, je ne suis qu'une charge pour vous. Vous avez encore une chance de vous en sortir, moi je n'en ai aucune. Laissez-moi...

— Êtes-vous devenu fou ?

— Vous ne pouvez rien pour moi, je vous en prie...

Brady le secoua :

— Allons, ne dites plus de bêtises. Tout n'est pas encore perdu. N'oubliez pas notre devise : « durer le plus longtemps possible ». Et nous durerons longtemps, je vous le promets.

Il allait continuer lorsqu'un bruit de moteur dans le ciel troua le silence.

Un appareil sphérique évoluait au-dessus de la forêt, à faible allure, et semblait se diriger dans leur direction.

— Couchez-vous, vite ! cria Brady.

Ils s'éparpillèrent tous et s'aplatirent dans l'herbe alors que l'appareil continuait à longer la lisière de la forêt.

Il disparut bientôt à l'horizon et Brady eut un soupir à l'adresse de Lambert :

— Vous voyez, dit-il, ce n'est pas encore pour cette fois.

Puis il se tourna vers les autres :

— Dorénavant, il sera plus sage de voyager la nuit et de profiter de l'obscurité. Nous nous reposerons le jour.

Morton approuva :

— C'est exactement ce que disait mon grand-père : « Pour vivre vieux, repose-toi le jour, et la nuit, amuse-toi ».

Francoisi eut un petit rire narquois :

— Et il est mort à quel âge, ton grand-père ?

— À 108 ans, pendant une éclipse de soleil. Cela lui a faussé complètement ses habitudes.

Personne ne rit cette fois, car Juanito venait de crier :

— Regardez, là-bas, on dirait une mmmaison...

Il ne se trompait pas, et Weiss l'approuva :

— Il a raison, dit-il, c'est bien une habitation.

Dans le lointain, en direction du fleuve, ils distinguèrent tous une petite construction basse, pourvue de nombreuses ouvertures.

CHAPITRE IX

Brady réfléchit un instant :

— De toute façon, nous ne pouvons pas rester ici, nous sommes trop faciles à repérer. Prenons sur la gauche et longeons les buissons. Weiss et Juanito, occupez-vous de Lambert.

Ils obéirent tous sans poser la moindre question, tandis que Brady prenait la tête du petit groupe.

Ils avancèrent ainsi pendant plusieurs centaines de mètres jusqu'à ce que Brady leur fit signe de s'arrêter.

À sa suite, ils rampèrent entre les touffes d'herbes et s'immobilisèrent encore d'un même mouvement.

Ils pouvaient maintenant observer dans tous ses détails l'habitation antarienne qui ressemblait à une ferme universelle, avec ses dépendances, ses enclos et ses pièces de terre cultivées.

La faim qui les tenaillait tous était prête à leur faire commettre toutes les folies, mais Brady usa une fois encore de toute son autorité :

— Du calme, ordonna-t-il, essayons d'abord de réfléchir.

Il désigna une créature masculine qui venait d'apparaître devant l'enclos. C'était un Antarien d'âge moyen, coiffé d'un large chapeau et vêtu d'une grande blouse chamarrée, serrée à la taille par une large ceinture de métal souple, et portant de petites bottes fines qui lui montaient au-dessus de la cheville.

Il venait de s'asseoir sur un tronc d'arbre et s'était mis à tailler quelques bouts de bois avec son couteau, sans hâte ni conviction.

Il rêvait probablement, perdu dans quelques pensées intimes.

Brady hésita encore une seconde puis souffla aux autres :

— Restez là, je vais m'en occuper.

Ils le virent se glisser entre les feuillages, avec la souplesse d'un reptile et ne bougèrent pas.

Scott Brady atteignit ainsi les derniers buissons, contourna l'enclos sans faire le moindre bruit, puis se repéra.

L'Antarien, à présent, lui tournait le dos et ne paraissait pas se douter de sa présence. Rassuré, Brady continua sa reptation, progressant mètre par mètre avec une lenteur régulière.

Il n'était plus maintenant qu'à deux mètres de la créature.

Il fit alors exactement ce qu'il avait décidé. D'un bond, il fut sur l'Antarien, lui ceinturant le corps de son bras gauche, tandis que le droit, tel un étau, se repliait brusquement autour de son cou.

Il n'y eut pas un cri, pas le moindre râle. Brady sentit mollir le corps de l'Antarien et lorsqu'il lâcha prise, celui-ci s'écroula lourdement en travers du tronc d'arbre.

Scott n'eut qu'un signe à faire pour voir ses compagnons surgir des

fourrés et, comme ils le rejoignaient, des cris perçants les firent tous se retourner.

Une Antarienne se tenait devant l'entrée de l'habitation, complètement terrorisée, probablement la compagne du pauvre bougre que Brady venait de tuer.

Elle tenta de fuir, prise de panique, mais Morton et Francosi la rattrapèrent et l'entraînèrent sans ménagement à l'intérieur de la ferme tandis que Brady et Weiss fouillaient rapidement toutes les pièces.

Il n'y avait personne d'autre.

Brady, un peu à contrecœur fit bâillonner et ligoter la malheureuse créature, puis lui dit :

— Je suis navré, c'est tout ce que je puis vous dire... Le reste, vous ne le comprendriez pas.

Et, dans le fond, qu'aurait-il bien pu ajouter ?

Il ne songeait pour l'instant qu'à rejoindre les autres dans la salle principale, déjà en train de vider les placards.

Ils mangèrent et burent sans parler, ainsi que des bêtes affamées, sans se soucier de la nature des viandes, des fruits ou des liquides qu'ils avalaient. C'était bon et acceptable par leur estomac, c'était la seule chose qui comptait.

*

* *

Weiss réussit à trouver quelques pansements dans un placard et il s'occupa aussitôt de la blessure de Lambert.

Il s'agissait effectivement d'une mauvaise blessure et l'infection se propageait petit à petit. Combien de temps encore Lambert allait-il pouvoir durer ?

Pourtant il faisait preuve d'un magnifique courage et ne se plaignait pas. C'est tout juste si Weiss parvint à lui dire :

— Ne t'inquiète pas, on te sortira de là.

Il se retourna pour voir Brady et Morton qui entraient en portant le cadavre de l'Antarien. Ils le posaient à peine sur le sol lorsqu'un doux ronronnement leur parvint de l'extérieur.

Par une large ouverture, ils virent un étrange appareil en forme de cigare qui arrivait droit sur l'habitation, dans la direction du fleuve.

Brady reconnut l'insigne de l'armée antarienne peint en couleurs vives sur la coque sombre de l'engin.

— Vite, aidez-moi, demanda-t-il en désignant le corps de l'Antarien.

Il commença par ôter ses propres vêtements pendant que Norton, aidé de Weiss, s'employait à déshabiller le cadavre.

Il était déjà prêt quand l'appareil stoppa devant l'enclos et que

quatre hommes en descendirent. D'un geste, il désigna l'arrière-salle où se trouvait toujours l'Antarienne et souffla aux autres :

— Attention ! Tenez-vous prêts en cas de coup dur. Je vais m'occuper d'eux. Faites disparaître le corps.

Brady sortit et accueillit les quatre soldats sur le seuil. Grâce à sa parfaite connaissance de la langue antarienne, il put converser à son aise avec le chef de la patrouille qui ne lui cacha rien de sa mission.

Il fouillait la région, à la recherche d'un groupe de Terriens évadés du centre militaire, et dont les signalements avaient été diffusés par radio aux quatre coins du pays.

Brady, le visage en grande partie dissimulé sous son large chapeau, hochait la tête et reconnut :

— Oui, j'ai entendu le message. Mais je n'ai rien vu d'anormal dans les parages, je puis vous l'assurer.

— Vous êtes seul, ici ?

— Oui, sergent, et je sais repérer un Terrien à deux millions d'années-lumière, croyez-moi. J'ai combattu dans la deuxième escadre de l'amiral Gherjo.

L'Antarien eut un petit sourire :

— Quelle raclée nous leur avons flanquée, hein, à ces maudits Terriens ! Vous deviez être sur Jaspar III vers la fin de la guerre, je m'y trouvais aussi.

— Est-ce possible ! s'exclama Brady. Vraiment, comme le monde est petit ! Dans ce cas, je puis bien vous offrir quelque chose à boire. Voulez-vous entrer, rien qu'un instant ?

Le sergent antarien accepta volontiers et Brady insista pour qu'il appelât également les deux pilotes qui étaient restés aux commandes de l'appareil.

Ils étaient six en tout. C'était pour Brady une chance inespérée et, lorsqu'ils furent tous réunis à l'intérieur de la salle commune, il s'arrangea pour leur faire tourner le dos à la pièce dans laquelle s'étaient réfugiés ses compagnons.

— Un peu de *tarkala* ? proposa-t-il.

— Bien sûr, fit le sergent, la boisson préférée de l'amiral Gherjo, vous vous souvenez ?

Brady fit mine de fouiller dans un placard en souhaitant que Morton et les autres finissent par comprendre ce qu'il attendait d'eux.

— Qui ne s'en souvient pas ! Ah ! on peut dire qu'il a bien manœuvré dans la bataille de Sirius. Il a pris l'ennemi à revers et il leur est tombé sur le dos en moins de deux.

C'est en moins de deux aussi que, à l'instar de l'amiral Gherjo, Morton déclencha son attaque.

Quatre diables surgirent dans la salle commune et se ruèrent sauvagement sur les Antariens, jouant de l'effet de surprise, tandis

qu'à son tour Brady bondissait sur le sergent sans lui laisser le temps de se ressaisir.

Ce fut une lutte atroce, implacable, rapide et quelque peu inégale. Bientôt, six cadavres jonchaient le sol de la salle commune et Brady regarda Juanito qui se relevait tant bien que mal.

Il s'en était très bien sorti, lui aussi, mais il y avait beaucoup de peine et de tristesse dans ses grands yeux bleus.

Brady lui envoya une tape sur l'épaule et lui dit :

— Bravo, petit, tu t'es battu courageusement. Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Je... je viens de tuer... pour la pre... la première fois, avoua le jeune mécanicien, ça fait drôle.

Brady hocha la tête :

— Oui, je sais. C'est toujours comme ça la première fois. Mais il faut se dire aussi que ce n'est pas nous qui avons voulu cette guerre.

Il haussa les épaules et se tourna vers les autres.

— Nous voulions des armes et des vêtements, n'est-ce pas ? Je crois que nous sommes comblés.

— *Madonna*, jura Francosi avec une moue de dégoût, qui m'aurait dit qu'un jour je serais obligé de porter l'uniforme antarien ? Je sens déjà mon épiderme qui se révolte.

— Laisse tomber, envoya Morton qui commençait à dépouiller les corps des soldats antariens, tu as toujours eu de l'urticaire, tu n'en auras pas davantage, va...

Quelques instants plus tard, tout le monde avait troqué ses vêtements contre des uniformes antariens et Brady, qui avait aidé Lambert à revêtir le sien, retrouva Morton dans la salle commune, complètement catastrophé.

Sa corpulence lui procurait d'énormes difficultés pour trouver une tunique à sa mesure. Il les avait essayées toutes et celle qu'il portait lui était encore trop juste.

— Je n'arrive pas à la boutonner, dit-il à Brady.

— Évidemment, tu manges trop !

— Par Sirius ! J'ai déjà perdu dix kilos depuis le départ. Et on a l'audace de me dire que je mange trop !

— Allons, un petit effort, tu dois y arriver. Expire un bon coup !

Le gros Morton se tortilla dans tous les sens et parvint à boutonner sa tunique. Il ne restait plus qu'à souhaiter que les boutons et le tissu soient de bonne qualité.

— Je vais m'étouffer, lâcha-t-il, c'est sûr.

— C'est une mort agréable, conclut Brady avec un petit sourire. Bien meilleure, certainement, que celle que nous réserve Mingoz s'il nous découvre.

Avec Weiss, il sortit pour aller jeter un coup d'œil sur l'appareil, rangé devant l'enclos et ils constatèrent aussitôt qu'il s'agissait d'un de

ces engins de reconnaissance dont plusieurs spécimens étaient tombés aux mains des forces terriennes durant la guerre.

C'était un appareil à fonctionnements multiples, c'est-à-dire qu'il pouvait se mouvoir sur le sol aussi bien que sous l'eau ou sur l'eau, de même qu'il pouvait naviguer à de très hautes altitudes, à la manière des fusées stratosphériques.

Son maniement n'était pas très complexe, et les deux Terriens n'eurent pas trop de mal à assimiler le fonctionnement de ses divers mécanismes.

L'idée de Brady était en effet d'utiliser l'engin amphibie pour tenter de gagner le spatiodrome réservé aux fusées terriennes, mais encore fallait-il trouver la bonne route et, qui plus est, bénéficier surtout d'une chance inespérée. Un tel voyage comportait des risques énormes et surtout des imprévisibles.

Mais la confiance était revenue au sein de la petite équipe et lorsque Brady déclara qu'il était préférable de remettre le départ au lendemain matin, tout le monde fut d'accord avec lui.

Il était plus sage de changer de tactique, car voyager de nuit, dans un pays inconnu et avec un tel engin, c'était courir vraisemblablement au-devant d'une catastrophe.

Il fit remiser l'appareil dans un hangar, puis fit ensuite évacuer les cadavres des Antariens dont la décomposition rapide dégageait déjà cette odeur de mercaptan qui avait à chaque fois soulevé le cœur des soldats terriens sur les champs de bataille.

Cette abominable odeur, Brady et ses compagnons la connaissaient eux aussi, et depuis longtemps.

Il suffisait de quelques heures seulement pour que la décomposition soit complète et pour qu'apparaisse le squelette.

Certains biologistes terriens avaient mis ce phénomène sur le compte d'une variété de microbes anaérobies extrêmement répandus dans l'organisme antarien. Et il était facile de se rendre compte avec quelle extraordinaire rapidité s'effectuaient les premières phases de la putréfaction chez les créatures que Brady faisait évacuer.

Divers fluides en suintaient, striés de jaune et de rouge, alors que la peau, boursouflée, se craquelait et devenait une sorte de pâte molle et nauséabonde, dégorgeant ses propres sécrétions.

Juanito était blême, au bord de la défaillance. Brady eut pitié de lui et le dispensa de cette horrible besogne. Pourtant elle offrait aux Terriens un sérieux avantage. Celui de ne laisser aucune trace des soldats antariens, car, dès le lendemain matin, les os, à leur tour, seraient devenus tellement friables qu'il suffirait de les écraser à coups de talon pour achever de réduire à néant ce qui subsisterait encore.

De retour à la ferme, Brady fouilla toutes les pièces et parvint enfin à trouver ce qu'il cherchait. Des antibiotiques et des médicaments qu'il

étudia soigneusement avant de les faire administrer à Lambert.

Certes, c'était risqué, car ces produits de la thérapeutique antarienne pouvaient, soit n'avoir aucun effet sur l'organisme d'un Terrien, soit, au contraire, précipiter sa perte.

Mais Brady savait que Lambert était condamné, tôt ou tard, et il ne se sentit pas le droit de négliger cette chance.

Comme il désignait Weiss pour le premier quart de veille, le chef pilote fit un signe vers l'Antarienne toujours aussi rigide, avec son bâillon et ses entraves qui lui entraient dans les chairs.

Une haine féroce brillait dans ses petits yeux. Une haine à l'échelle de l'Univers. Comme si à cet instant elle recelait en elle toute la haine de sa race à travers le temps et l'espace.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? Brady tourna la tête :

— Demandez-lui si elle a besoin de quelque chose. Qu'on lui donne ce qu'elle voudra.

CHAPITRE X

Au moment de quitter la ferme, le lendemain matin, Weiss posa encore la même question :

— Alors, qu'est-ce qu'on fait de cette créature ? Brady sentit qu'il devait prendre une décision, mais il ne pouvait pas se résoudre à tuer cette Antarienne, de sang-froid. Ni même d'en donner l'ordre.

Cette pensée lui répugnait. Il dit simplement :

— Sa mort ne nous serait d'aucune utilité. Que Dieu s'en charge !

À quoi Weiss répliqua :

— Pour moi, un Antarien, mâle ou femelle, restera toujours un Antarien. Vous commettez une grave erreur en lui laissant la vie.

— Les hommes sont faibles, coupa Morton. Mon grand-père disait qu'il est humain de se tromper et divin de pardonner. Moi, je suis athée, Dieu merci !

Brady sentit que personne ne l'approuvait, mais personne, cette fois encore, n'osa lui désobéir. Et il en irait ainsi jusqu'à la fin, il le savait, même s'il devait exiger d'eux des sacrifices inutiles.

— Allons, décida-t-il, en route !

Ils prirent tous place dans l'appareil amphibie, cependant que Brady et Weiss s'installaient aux commandes.

L'intention de Brady était toujours de contourner Sofra, la capitale antarienne, et de se repérer ensuite grâce à une carte assez détaillée découverte dans le poste de pilotage de l'engin.

Il ne restait plus qu'à s'en remettre à la Providence et prier le Dieu des astronautes.

— Plutôt le Dieu des fous, grogna Morton qui n'avait pu se résigner à boutonner complètement sa tunique. Et vogue la galère !

Lambert, de son côté, paraissait avoir récupéré quelques forces, mais la fièvre persistait et son état demeurait toujours aussi alarmant. On ne pouvait malheureusement rien pour lui, et Brady était décidé à tout pour atteindre le spatiodrome dans les plus brefs délais.

L'engin se comportait merveilleusement et ils purent atteindre sans difficulté les abords du fleuve, où ils repérèrent immédiatement une large piste métallique, à plusieurs voies, dotée d'une rampe magnétique de téléguidage.

Mais il leur fallait pour cela franchir un poste de contrôle afin de gagner la piste qui leur était autorisée et Brady, très calme, s'en tira parfaitement avec les factionnaires antariens qui lui délivrèrent le permis de circulation réglementaire.

Il salua impeccablement, envoya même une plaisanterie au sous-officier responsable, puis brancha le pilote automatique et régla la vitesse à la limite autorisée.

Ils furent bientôt environnés d'une multitude d'engins aux formes diverses, qui fonçaient dans tous les sens à des allures vertigineuses et cette activité devint encore plus intense lorsque les Terriens approchèrent de Sofra.

Une piste secondaire contournait la ville, et déjà Weiss et Brady commençaient à réduire la vitesse de l'engin lorsqu'une voix retentit dans le poste ondionique du bord.

Brady attendit la fin du message pour couper le contact et se tourner vers ses compagnons. Un pli barrait son front.

— Ça vient du quartier général, dit-il. Ordre à toutes les patrouilles de rallier d'urgence le forum.

— Quel forum ? demanda Francosi.

Brady n'eut pas le temps de répondre, car déjà l'appareil subissait le freinage progressif déclenché par les rampes magnétiques de la piste.

L'engin fut aiguillé vers un nouveau poste de contrôle qui le fit dévier en direction de Sofra à une allure modérée. C'était à n'y rien comprendre.

— Qu'est-ce que ça signifie ? grommela Morton, en désignant sur les autres pistes parallèles plusieurs véhicules militaires qui arrivaient de plus en plus nombreux, et de toutes les directions.

Tous semblaient converger vers le même point, et bientôt toutes les pistes vomirent un flot compact d'engins aux carcasses étincelantes qui formaient, sous l'éclat de l'astre gigantesque, comme des traînées de lave multicolores.

Des stratocruisers, dans le ciel, arrivaient aussi par groupes compacts, décrivant un large cercle enflammé au-dessus de la vaste cité.

— *Madonna !* s'écria Francosi, je n'en ai jamais autant vu que pendant la bataille d'Orion. Tout ça ne me dit rien qui vaille. Il doit se passer quelque chose...

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, coupa Brady en désignant une vaste esplanade autour de laquelle se lovait l'immense piste en serpent qu'ils avaient empruntée.

Au-dessous d'eux, plusieurs centaines d'appareils militaires étaient déjà réunis en bon ordre autour d'un podium circulaire supporté par de vastes colonnades d'une fantaisie architecturale singulière.

L'ensemble possédait cette rectitude de lignes que l'on retrouvait dans toutes les constructions antariennes civiles ou religieuses, et était entouré par des pièces d'eau scintillantes où s'épalaient de larges feuilles dentelées hérissées de fleurs jaunes et rouges.

Au fur et à mesure que les Terriens approchaient du sol, ils pouvaient se rendre compte du caractère insolite que présentait ce gigantesque décor.

Quelques milliers d'Antariens encombraient déjà l'esplanade, mais il ne s'agissait uniquement que de guerriers. Il n'y avait aucun civil visible.

Brady comprit qu'il leur était à présent impossible d'éviter l'esplanade et il fit exécuter à son engin une manœuvre qui vint le placer sur la rangée extérieure, à proximité du fleuve.

Derrière eux arrivèrent encore plusieurs dizaines d'appareils, les derniers vraisemblablement, car bientôt les pistes se vidèrent entièrement et un silence presque complet régna sur le forum.

Chaque équipage était réuni devant son propre appareil, avec cette discipline légendaire qui passait pour être une vertu majeure chez les Antariens.

Avant de quitter à leur tour l'engin, Brady se tourna vers Morton :

— Ta tunique, murmura-t-il, boutonne-la ! Tu veux donc nous faire remarquer !

Il sortit le premier et eut pitié de Lambert qui se traînait à côté de lui. Comment allait-il pouvoir supporter cette nouvelle épreuve ? Il n'osa y penser, car cet événement imprévu faussait complètement tous ses plans.

Qu'allait-il se passer maintenant ?

Il n'eut pas l'occasion de se poser la question une deuxième fois, car à cet instant une prodigieuse rumeur, sourde, profonde et puissante comme celle d'une mer déchaînée, se fit entendre.

Le tumulte augmenta encore et des milliers de voix couvrirent presque la musique sonore qui retentit autour du podium, diffusée par d'invisibles haut-parleurs.

Il était facile de comprendre que cet ouragan de bruit annonçait un personnage important. Effectivement, à peine eut-on hissé les étendards portant le triangle sacré qu'une créature fit son apparition sur le podium.

La musique et les clameurs cessèrent immédiatement et la foule se figea comme une machine au repos.

C'est alors que Brady et ses compagnons reconnurent, malgré la distance, le personnage qui s'avançait vers les caméras visiophoniques.

Le général Mingoz !

Il ne pouvait y avoir aucun doute, c'était bien lui et Brady ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers Morton.

Sans être télépathes, ils se connaissaient depuis assez de temps pour pouvoir échanger entre eux quelques petites conversations visuelles dans le genre de celles-ci :

« *Quel pétrin ! Nous ne pouvions pas mieux souhaiter !*

« *Tu l'as dit ! Pour être comblés, on peut dire que nous le sommes !*

Puis le regard de Brady se porta sur la tunique de Morton. Un bouton venait de sauter, éjecté de sa boutonnière comme une pierre

de catapulte.

Le pauvre garçon reprit sa rigidité et Brady, du coin de l'œil, vit son visage prendre une teinte écarlate. Il eut envie de rire, malgré le tragique de la situation, et tourna la tête en direction du podium. Mingoz venait de prendre la parole :

— Je suis ici en tant que représentant accrédité du Haut État-Major antarien, pour que la nation tout entière puisse connaître le grave danger qui la menace. La capture récente d'un équipage d'espions terriens, envoyé sur Antarès II pour participer soi-disant au rapatriement des prisonniers nous a, fort heureusement, permis d'apprendre que nos ennemis ont violé les conventions et les accords du traité de paix.

Un remous dans l'assistance accueillit cette annonce, et Mingoz, savourant l'effet produit par ses paroles, attendit que le calme fût revenu pour reprendre son discours.

Il parla sur un rythme rapide, faisant allusion aux mystérieuses visiosondes imaginées par l'esprit fantaisiste de Morton, et qui, selon le Haut État-Major, constituait une menace épouvantable pour l'empire antarien.

Morton, qui ne comprenait pas un traître mot de ce discours, toucha Brady du coude et souffla :

— Que dit-il ?

Scott lui transmit l'essentiel à voix basse.

— Par Sirius ! Ils l'ont donc pris au sérieux !

— Tais-toi, laisse-moi écouter !

Mingoz faisait à présent état des dispositions prises par le Haut État-Major pour préserver l'inviolabilité de l'empire, et surtout du continent secret qui semblait constituer l'objectif majeur des forces ennemies.

Il était évident que la plaisanterie de Morton avait jeté la panique dans les milieux diplomatiques et militaires antariens, et que l'existence des fameuses visiosondes était vraiment prise au sérieux, car Mingoz donnait maintenant l'ordre à toutes les unités du quatrième secteur de rallier d'urgence les bases fortifiées qui assuraient la défense du continent secret.

Mais Brady sentit une sueur glacée lui inonder l'échine lorsque Mingoz parla d'une rupture éventuelle dans les relations diplomatiques antaro-terriennes.

D'ores et déjà, le rapatriement des prisonniers était stoppé sur l'ensemble du territoire, et le sol de la planète était désormais interdit aux astronefs en provenance de la Terre.

Mingoz continuait à parler :

— Nous estimons que de telles mesures sont nécessaires devant cette violation que rien ne peut justifier du traité de paix, et, si nous devons

entrer dans la lutte une fois encore, nous ne pouvons que promettre aux Terriens le sort qui sera le leur au jour de leur défaite finale.

Une acclamation unanime jaillit de la foule. Les paroles du général avaient été accueillies dans un enthousiasme général et des clameurs approbatrices s'élevèrent sur l'esplanade, jaillissant de tous les groupes, cependant que retentissaient les accents d'une musique bruyante.

Brady se tourna vers ses compagnons et ne remarqua même pas qu'un second bouton venait de sauter sur la tunique de Morton. Il était beaucoup trop préoccupé par ce qu'il venait d'entendre.

Il se contenta seulement de résumer à l'intention de ses compagnons l'essentiel du discours puis fit entrer tout le monde à bord de l'engin.

Des ordres continuaient à être donnés par le truchement de la radio du bord, et c'est au moment où Brady s'apprêtait à manœuvrer pour le départ que ses compagnons le virent soudain froncer les sourcils et crisper les mâchoires.

— Eh bien ! fit Weiss, qu'y a-t-il encore ? Brady brusquement désigna le sas :

— Vite, évacuez l'appareil ! Dans la direction du fleuve ! Courez ! Dépêchez-vous ! On est en train de procéder à une vérification des engins. Nous sommes signalés !

CHAPITRE XI

Brady ne reprit son assurance que lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés pour échapper à l'identification de l'appareil.

Le message émanait du Haut État-Major et déjà la nouvelle se répandait dans la foule qui encombrait l'esplanade, ajoutant encore à la fièvre générale.

C'était l'Antarienne abandonnée dans la ferme qui avait donné l'alerte. Brady le devina et, pour la première fois, il s'en voulut de l'avoir épargnée et de n'avoir pas suivi les conseils de ses compagnons.

Mais il était maintenant trop tard pour regretter son geste et Brady vit une cinquantaine de soldats encercler l'engin qu'ils venaient d'abandonner.

Tandis que, sur l'estrade, Mingoz continuait à dicter ses ordres dans la confusion générale, Brady prit la tête du groupe et gagna les abords du forum.

Mettant à profit le fait que personne ne semblait leur porter une quelconque attention, ils se dispersèrent pour gagner les berges du fleuve et s'engouffrer dans le monumental passage souterrain qui reliait l'esplanade au cœur de la cité.

Ils gagnèrent de la sorte sans encombre le passage réservé aux piétons et se mêlèrent à la foule nombreuse qui se pressait devant les stations de fusaucares.

Il s'agissait à vrai dire d'une fuite désespérée, d'un sauve-qui-peut démoralisant, où seul l'instinct de conservation gardait tous ses droits.

Ils franchirent ainsi plusieurs centaines de mètres, droit devant eux, émergèrent enfin à l'air libre et durent ralentir leur allure à cause de Lambert.

Le pauvre garçon était à la limite de ses forces et Francosi dut le soutenir pour lui éviter de s'écrouler au milieu de la chaussée.

— Il ne peut plus aller bien loin, souffla Morton à l'oreille de Brady. Je ne pense pas qu'il soit utile d'insister...

— Nous ne pouvons tout de même pas l'abandonner comme ça !

La nuit tombait rapidement, et les premières sources lumineuses commençaient à envahir la cité.

Brady entraîna ses compagnons près du fleuve, là où régnait encore une demi-obscurité. Ils se trouvèrent dans un dépôt de marchandises, entourés d'objets divers, et se faufilèrent le long de la berge entre les caisses et les treuils.

L'endroit était désert, silencieux, et pouvait leur offrir un abri momentané. Brady réfléchit un court moment puis se tourna vers Morton et Weiss :

— Je crains que ce ne soit plus qu'une question d'heures pour

Lambert. Il faut absolument prendre une décision.

Weiss fronça les sourcils :

— Vous ne voulez pas dire que...

— Bien sûr que non, coupa Brady. D'ailleurs je sais très bien que personne d'entre nous n'aurait le courage de le faire. Si seulement nous pouvions trouver un médicament capable d'arrêter l'infection !

Morton haussa les épaules :

— Tout ce que nous pourrions trouver sur cette fichue planète ne nous guérirait même pas de la coqueluche. C'est une question d'organismes.

— Bon sang, mais ils doivent bien savoir soigner les prisonniers terriens ! Il y avait des blessés et des malades parmi eux. Souvenez-vous de ceux que nous avons ramenés du Centaure...

Il réfléchit encore et poursuivit :

— Écoutez ! C'est la seule solution qui nous reste. Occupez-vous de Lambert et ne bougez pas d'ici jusqu'à mon retour. Je vais voir ce que je peux faire.

Il vérifia le bon fonctionnement de son arme, remplaça le pistolet thermique dans sa gaine, puis quitta le dépôt.

*

* *

La nuit était maintenant complète.

Brady s'aventura au cœur même de Sofra, se mêlant à la foule qui encombraient les vastes artères brillamment illuminées.

Perdu dans la cohue, il n'était plus qu'un anonyme, qu'un soldat parmi tant d'autres, et personne ne paraissait lui porter une particulière attention.

Malgré tout, Brady, les sens en éveil, restait toujours en alerte, prêt à tout pour défendre chèrement sa peau, en cas de coup dur.

Il finit par trouver ce qu'il cherchait : le centre pharmaceutique du secteur dans lequel il se trouvait et qu'il réussit à atteindre sans encombre.

Devant l'entrée principale du vaste local, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil autour de lui.

À l'intérieur, une foule d'Antariens se pressaient devant les distributeurs automatiques et les services de contrôle médicaux. Des machines électroniques analysaient, vérifiaient, examinaient et contrôlaient les produits délivrés avec une exactitude et une précision inhumaines et Brady, un instant, se demanda comment il allait pouvoir s'y prendre pour se procurer le médicament qu'il lui fallait.

Il entra lentement et laissa son regard errer un peu partout, le bonnet-toque bien enfoncé sur le front. Il comprit alors de quelle manière s'effectuaient les distributions pharmaceutiques et comment

se médicamenteaient les créatures antariennes.

Il suffisait de se placer devant un orifice circulaire grillagé et d'annoncer le mal dont on souffrait. Des relais électroniques établissaient immédiatement le diagnostic, en même temps que des « ondes biochimiques » vérifiaient la nature du mal pour éviter toute erreur de traitement.

La machine, alors, délivrait le spécifique approprié, qui était immédiatement enregistré par les services de contrôle médicaux.

— La ruine des docteurs, pensa Brady, traitements à la chaîne et diagnostics en série... À condition que la machine ne se détraque pas, on peut éviter l'erreur et le charlatanisme humains. Je me demande ce qu'en penseraient les toubibs de chez nous.

Pourtant, il devait bien y avoir des sujets atteints de maladies graves, des blessés intransportables ayant besoin d'interventions chirurgicales !

Comment opérait-on dans ces cas ? Avec la machine ? Toujours la machine ?...

Et de quelle façon devait-il procéder lui-même pour obtenir le médicament destiné à Lambert ?

Quelle requête devait-il présenter à la machine ? Comment allait-elle réagir ?

Il franchit plusieurs salles de distribution et il était sur le point de désespérer lorsqu'il remarqua devant lui une file d'Antariens qui se pressaient dans un hall où figurait un panneau lumineux.

Il put lire : « *Livraisons pour intermédiaires* ». C'était peut-être ce qu'il cherchait.

Il voulut en avoir le cœur net et se mit à observer le manège des créatures qui défilaient rapidement devant le distributeur.

Il ne s'était pas trompé. On demandait, là, des produits destinés à des tierces personnes sur présentation d'une fiche que l'on remettait à la machine et qui disparaissait dans une fente à destination des services de contrôle.

Brady vit défiler trois Antariens, puis enfin ce fut le tour d'une jeune créature aux cheveux bruns coupés court, dont le visage un peu triste reflétait tout de même beaucoup de charme et de sensualité.

Elle annonça, face à l'orifice grillagé :

— Livraison hebdomadaire du professeur Greene. Centre médical des prisonniers, groupe X6Z.28.

Un tressaillement agita le corps de Brady alors que la jeune personne introduisait sa fiche dans la fente de la machine. Un voyant rouge s'alluma, et un jeton fut éjecté, puis elle quitta le rang pour gagner la sortie.

Brady la suivit et l'aperçut alors qu'elle se dirigeait vers un fusauto rangé devant une piste qui longeait le dépôt.

Elle était seule et il n'hésita pas une seconde. Il ne se sentait pas le droit de négliger cette chance inespérée.

Il pressa le pas et rejoignit la créature au moment où elle s'apprêtait à grimper dans la carlingue. Il lui enfonça le canon de son arme dans les côtes et ordonna :

— Montez, ne vous retournez pas !

Elle eut une hésitation, tenta de parler, mais Brady la poussa dans le sas. Il claqua la porte derrière lui et elle lui fit face.

Il la détailla rapidement et se rendit compte qu'elle était très jeune. Une vingtaine d'années, tout au plus. Dans son visage pâle, aux pommettes saillantes, ses yeux semblaient encore plus immenses, sous l'effet de la frayeur, et il vit qu'elle tremblait légèrement :

— Asseyez-vous ! Manœuvrez et prenez possession de votre commande.

— Qui êtes-vous ?

— Faites ce que je vous dis.

Elle lorgna vers le pistolet thermique toujours braqué vers elle et s'exécuta.

Le fusauto avança lentement, un circuit magnétique le plaça devant une bouche où des tiges métalliques articulées commencèrent à charger les colis dans la soute. L'opération terminée, la jeune créature remit les contacts et l'appareil glissa aussitôt sur une rampe inclinée.

— Continuez, ordonna Brady, je vais vous guider.

Elle tourna la tête et il vit que la plus profonde des stupéfactions, à présent, avait fait place à la frayeur sur le magnifique visage qui se tendait vers lui.

— Vous êtes un Terrien, n'est-ce pas ? Je vous en prie, répondez !

— Bravo pour votre psychologie, ma petite. Allez, avancez !

— Je sais, poursuivit-elle, que vous êtes certainement l'un de ceux que l'on recherche, mais n'ayez aucune crainte, je ne suis pas...

— Je me moque de ce que vous n'êtes pas, coupa nerveusement Brady. J'ai besoin de médicaments et de votre aide, et rien ne m'arrêtera, je tiens à ce que vous le sachiez. Qui est ce professeur Greene dont vous avez donné le nom au distributeur ? Où se trouve cet homme ?

Elle parla cette fois en langue terrienne :

— C'est mon père, lâcha-t-elle, c'est ce que j'essayais de vous expliquer.

Brady eut un froncement de sourcils :

— Vous voulez dire que vous êtes vous aussi...

— Une Terrienne. Oui, je m'appelle Virginia. Mes parents et moi vivions sur Menelas IV avant la guerre. Notre planète a été complètement ravagée et nous avons été amenés ici par les Antariens. Ma mère est morte pendant le voyage, ainsi que mon frère, et je n'ai

été sauvée que par miracle.

Brady se repéra rapidement pour lui indiquer le chemin, puis demanda :

— Comment se fait-il que vous jouissiez d'une telle liberté ?

— Mon père dirige un centre médical réservé aux prisonniers de chez nous, répondit Virginia. Notre thérapeutique est totalement différente de celle des Antariens.

— Je m'en suis rendu compte. Un de mes camarades est sérieusement blessé, il a besoin de soins de toute urgence.

Elle hocha la tête :

— Espérons que nous n'arriverons pas trop tard, dit-elle.

Brady devina qu'il pouvait faire confiance à la jeune fille et une vague d'espoir l'envahit.

Ils foncèrent dans les artères de Sofra et finirent bientôt par atteindre les abords du fleuve où ils retrouvèrent facilement l'endroit où Brady avait abandonné ses compagnons.

L'arrivée de Virginia produisit évidemment un gros effet sur la petite équipe, et, à peine eut-elle jeté un coup d'œil sur la blessure de Lambert qu'elle s'écria à l'adresse de Brady :

— Il faut l'opérer immédiatement. L'os est déjà attaqué par la gangrène.

Elle fouilla dans un coffre du fusauto, revint avec une trousse et fit une piqûre à la jambe blessée qu'elle avait dénudée.

— C'est tout ce que je puis faire pour l'instant, déclara-t-elle. Ne vous inquiétez pas, mon père va s'occuper de lui.

Brady lui saisit le bras :

— Une amputation, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules, évitant de répondre.

— Montez dans l'appareil, dépêchez-vous.

Quelques secondes plus tard, le fusauto traversait Sofra à une allure vertigineuse, emportant les Terriens en direction des faubourgs nord de la capitale.

Vers la demeure du professeur Archibald Greene.

CHAPITRE XII

Archibald Greene ! Ce nom n'était pas inconnu de Brady ni de ses compagnons, et ils se souvinrent d'avoir entendu parler à plusieurs reprises de cet illustre personnage considéré dans le vaste empire terrien d'autrefois comme une gloire de la biologie et de la médecine modernes.

Il avait à son actif plusieurs découvertes dans le domaine de l'hérédité, et l'Académie des Sciences Mondiales avait consacré ses travaux qui faisaient autorité sur la genèse des enfants phocomèles.

Une renommée qui n'avait fait que croître au sein du vaste empire et qui avait popularisé le nom d'Archibald Greene comme celui d'un bienfaiteur de l'humanité.

Mais la guerre avait éclaté, Menelas IV avait été presque entièrement effacée de la carte du ciel et Archibald Greene avait disparu. Nul n'avait plus jamais entendu parler de lui.

Et voici que Brady et ses compagnons retrouvaient cet homme vénérable sur Antarès II, après un concours de circonstances pour le moins extraordinaires.

Virginia avait atteint l'immeuble autant baroque qu'austère qu'elle occupait dans les faubourgs de l'agglomération en compagnie de son illustre père, ce qui laissa supposer à Brady que le professeur Greene jouissait tout de même d'une certaine notoriété parmi les ennemis de sa race.

Le fusauto avait contourné la bâtisse, puis venait de pénétrer dans un hangar. La jeune fille avait ensuite entraîné ses nouveaux compagnons à l'intérieur de l'immeuble par une porte dérobée et les avait fait pénétrer dans une pièce sommairement meublée, faisant partie de son appartement privé.

Là, sans attendre, elle avait immédiatement branché l'interphone et repéré la présence de son père dans son cabinet de travail.

— Père, c'est très grave ; il faut que tu viennes, je t'en prie.

Un raclement de gosier avait précédé une voix rauque et usée qui avait débité d'un trait :

— Très bien, Virginia, j'arrive immédiatement.

Lambert, sans connaissance, s'était effondré au milieu de la pièce, et Virginia s'était précipitée, mais l'expression de son visage ne laissait augurer rien de bon.

Lambert était perdu, personne ne se faisait d'illusion à son sujet.

C'est alors qu'Archibald Greene était apparu aux Terriens, un septuagénaire encore très alerte pour son âge, et dont la silhouette fine et élancée avait conservé toute sa prestance et sa jeunesse.

Brady continuait à le détailler cependant que Virginia, très

brèvement, lui expliquait la situation. Il y avait dans son regard une force et une vivacité d'esprit peu communes, mais aussi beaucoup de réserve et de réflexion.

Sans prononcer la moindre parole, il examina attentivement la blessure de l'infortuné Lambert, puis se tourna vers Virginia :

— Fais-le transporter dans la salle d'examen, prépare l'anesthésie. Je vais essayer de me débarrasser du contrôleur-général qui est dans mon cabinet. Je vais abréger l'entretien, ce ne sera pas long... ne faites surtout pas de bruit.

— Le contrôleur-général ? fit Brady en fronçant les sourcils.

— N'ayez aucune crainte, répondit Greene, il vient chaque soir pour dresser son rapport. Laissez-moi faire et occupez-vous de votre compagnon.

*

* *

Brady suivait fiévreusement tous les gestes de Greene, tandis que Virginia surveillait attentivement les effets de la narcose et ceux de l'hypno portatif qui ronronnait doucement sur son trépied, à côté de l'appareillage compliqué d'un inhalateur.

La lame de Greene étincelait sous la lumière crue d'un projecteur scialytique. Elle tranchait et mordait dans les chairs mises à nu et gorgées d'un sang noirâtre et chaud qui giclait de l'horrible blessure.

Greene tentait l'impossible, le front déjà brillant de sueur. Son visage avait pris une couleur de suif.

— Pouls imperceptible, annonça Virginia d'une voix sourde.

Un souffle rauque faisait ronfler les bronches de Lambert, et ses ongles bleuisaient petit à petit.

— Oxygénation, demanda Greene à deux reprises... Oxygénation six volumes.

Un silence.

— Tension ?

— 7,2 minimum.

— Prépare le plasma.

Alors que Virginia s'apprêtait à exécuter la manœuvre, Brady la vit froncer les sourcils et tourner la tête en direction de la baie.

Un bruit léger provenant de l'extérieur frappa soudain les oreilles de Scott, puis cessa.

Il devina aussitôt l'appréhension de Virginia. D'un bond, il fut auprès d'elle, tandis qu'elle entrebâillait légèrement le store polarisant. Un véhicule militaire avait stoppé devant l'entrée principale.

Déjà cinq Antariens en étaient descendus et fonçaient vers la porte.

— La Garde Noire, lâcha Virginia. J'ai reconnu le contrôleur-

général.

Brady se retourna vers Greene. Aucun muscle de son visage n'avait manifesté le moindre tressaillement.

Sans interrompre l'opération, il lança :

— Fuyez par les appartements de Virginia. Emmenez-la avec vous, ne vous occupez pas de moi, Je me débrouillerai avec eux. Vite !

Brady songea à ses compagnons qui étaient restés dans le hall de réception et qui ne se doutaient vraisemblablement pas du danger qui les menaçait.

— Pas question, dit-il en dégainant son arme... Nous sommes tous dans le bain. On va essayer de s'en sortir. Virginia, mettez-vous à l'abri... Venez...

Il la poussa devant lui, sortit de la salle, gagna le premier étage et fonça avec elle dans un long couloir. Mais à peine atteignaient-ils le palier surplombant le hall d'entrée que les cinq Antariens faisaient irruption, l'arme au poing.

Brady plongea immédiatement, entraînant Virginia dans sa chute, et ils s'aplatirent sur le revêtement de plastique, tandis que Morton, Juanito, Weiss et Francosi, surpris par cette attaque imprévue, étaient désarmés, puis entraînés brutalement en direction du bloc opératoire.

Un Antarien de taille moyenne, vêtu d'un uniforme clinquant, semblait diriger le groupe et, aux ordres qu'il donna, Brady comprit qu'il n'ignorait rien de leur présence dans l'immeuble.

Qu'avait-il bien pu se passer ?

Ils filèrent tous en passant par le cabinet de travail, et Brady se leva lentement dès qu'ils eurent disparu, puis il fit un signe à Virginia.

— Ne bougez pas, murmura-t-il.

Il revint dans le couloir et gagna l'escalier. Les Antariens avaient déjà envahi le bloc opératoire et deux gardes s'étaient emparés du professeur Greene :

— Lâchez-moi ! Vous n'avez pas le droit ! criait-il, cet homme risque de mourir d'une seconde à l'autre.

Un ricanement sonore fusa des lèvres du contrôleur-général :

— La vie d'un Terrien nous importe peu, déclara-t-il. Dommage pour vous, professeur Greene, mais à votre place, je ne me serais pas mêlé de cette affaire.

Il se tourna vers les gardes qui l'accompagnaient et désigna les Terriens :

— C'est bien eux ! Le signalement concorde, vous voyez que je ne me suis pas trompé.

Un sergent hocha la tête :

— Félicitations, contrôleur-général, vous pouvez maintenant alerter le Haut État-Major pour rendre la nouvelle publique. Nous nous chargeons de ces humains...

Il s'arrêta, parut réfléchir et reprit :

— Un instant ! Ils devraient être six. Il en manque un !

Ce furent les dernières paroles que le sergent prononça. La rafale de force lui creva l'abdomen et son corps tout entier explosa comme une baudruche.

Éclaboussé par des lambeaux humains, le lieutenant-contrôleur tourna sur lui-même, mais le jet thermique de Brady le faucha en plein élan.

Son crâne éclata presque simultanément avec celui d'un autre garde tandis que Morton, Weiss, Francosi et Juanito se ruaient sur les deux derniers qui encadraient toujours le professeur Greene.

Eux non plus n'eurent pas le temps de faire usage de leurs armes. Ils furent assommés, éviscérés et achevés avant d'avoir pu esquisser le moindre geste de défense.

Lorsque Brady pénétra dans la salle, une violente nausée le secoua, devant l'horrible spectacle qui s'offrait à ses regards.

Des débris de chair calcinés criblaient les murs de la salle et des ruisseaux de sang coulaient sur le plancher.

Greene, tout ensanglanté, se précipita d'un bond vers le corps de Lambert, mais l'expression de son visage devint trop significative et nul ne se sentit la force de lui poser la moindre question.

Il était trop tard. Lambert était mort et Greene, quel que fût son génie, demeurerait maintenant impuissant.

Brady fut le premier à reprendre son calme et toute sa maîtrise :

— Je me demande comment ils ont pu être avertis de notre présence ici, dit-il après avoir réfléchi.

— Tout cela est ma faute, fit une voix derrière lui.

Il se retourna et regarda Virginia, qui se tenait, chancelante, au milieu de la porte.

— Oui, c'est ma faute, et je viens de m'en rendre compte. J'étais inquiète, affolée, et j'ai oublié de couper le contact de l'interphone après avoir appelé mon père. Je me souviens qu'à cet instant, votre malheureux camarade a eu une défaillance... je me suis précipitée... et toute notre conversation avec mon père a été interceptée, dans le bureau, par le contrôleur-général... C'est affreux, mon Dieu, c'est affreux !

Elle s'écroula en larmes dans les bras de son père, mais Brady s'avança et lui mit la main sur l'épaule :

— N'importe qui aurait pu commettre la même erreur et personne n'a le droit de vous blâmer. Inquiétons-nous plutôt de la situation actuelle.

— La Garde Noire peut revenir d'un moment à l'autre, soupira Greene.

— Non, je ne pense pas, répliqua Brady, le sergent était en train de

prier votre contrôleur-général d'alerter le Haut État-Major lorsque je suis intervenu. Ceux-là ne sont venus que pour vérifier si le renseignement était bien exact.

— Il a raison, intervint Weiss, toujours pondéré, nous l'avons entendu aussi. Il n'y a rien à craindre.

— Le plus sage est d'abord de se débarrasser du corps, déclara Francosi.

— Et du véhicule, ajouta Juanito avec empressement.

Morton eut un juron :

— Non, mais entendez-moi ce blanc-bec, voilà qu'il nous donne des conseils maintenant ! Eh bien, c'est entendu, fiston, c'est toi qui vas t'en charger. Commence d'abord par débarrasser cette charogne.

Brady ne releva même pas. Il subissait lui aussi cette excitation croissante et incontrôlable provoquée par l'odeur du sang et la vue du spectacle atroce qu'il avait autour de lui.

Ils étaient redevenus ce qu'ils avaient été pendant dix longues années. Des êtres forgés à l'image de la guerre, des machines à tuer, des combattants insensibles, indifférents à tout, même à la mort.

Ce soir, c'était Lambert, hier Clarke et Meredith, demain un autre, ou peut-être tous ! Il ne pouvait y avoir dans leur cœur aucune place pour d'autres sentiments. Seul n'avait quelque importance que l'instant présent et le désir de lutter jusqu'au dernier souffle contre un ennemi commun.

Greene proposa d'enfouir les corps dans le jardin qui bordait l'immeuble et faisait partie de sa résidence. Brady, en compagnie de Weiss, se chargerait de l'enlèvement de l'appareil que l'on abandonnerait en pleine campagne, afin de brouiller les pistes.

Et, tandis que Juanito, au bord de la défaillance, commençait à relever les corps déchiquetés, Morton intervint avec un haussement d'épaules :

— Allons, laisse ça ! Ce travail-là, ça me connaît ! Par Sirius, s'ils pouvaient tous crever comme ceux-là !

Et il cracha de dégoût sur les restes nauséabonds du contrôleur-général.

CHAPITRE XIII

Brady acheva d'engloutir son repas, avala une bonne ration de *tarkala*, puis se détendit un instant.

Rien ne subsistait plus maintenant de l'épouvantable tuerie qui avait eu lieu dans le bloc opératoire et l'abandon du véhicule s'était effectué dans les meilleures conditions.

Ils pouvaient donc tous, à présent, envisager nettement et clairement la situation qui se présentait à eux.

Brady posa son regard sur le professeur Greene, dont le visage avait repris toute sa sérénité habituelle :

— En somme, quel est exactement votre rôle sur Antarès ?

— Je dirige un centre médical, uniquement réservé aux prisonniers terriens, et je jouis ici d'une assez grande liberté, je dois le reconnaître. Les accords antaro-terriens stipulent que chaque prisonnier doit être rapatrié avec un bulletin de santé parfaitement en règle, et j'assure le contrôle de cet examen. Bien entendu, je ne me fais aucune illusion quant à l'avenir qui m'est réservé. Les Antariens ne m'autoriseront jamais à réintégrer l'Union terrienne, même quand le dernier prisonnier aura quitté le sol de cette planète.

Il eut un soupir et désigna Virginia :

— Moi, je suis vieux, et cela n'a plus d'importance. Mais Virginia ? Je sais très bien que la mort ne l'effraye pas non plus, et nous sommes prêts à l'accepter si elle devient un jour nécessaire, croyez-le bien. Virginia est très courageuse.

— Je n'en doute pas, fit Brady, mais, pour l'instant, vous ne devez rien changer à vos habitudes. Où se trouve votre centre médical ?

— Dans Sofra. De l'autre côté du fleuve.

— Demain, essayez de savoir où en sont les relations diplomatiques avec la Terre au sujet de l'interruption du rapatriement des prisonniers annoncée par le Haut État-Major.

— Je crains que cela ne me soit difficile.

— Pour quelles raisons ?

— Parce que demain est jour impair et que j'assure mon service de laboratoire. Un centre d'études que les Antariens ont bien voulu mettre à ma disposition.

— À quel endroit ?

— Dans les limites du continent secret.

Brady et ses compagnons avaient froncé les sourcils, subitement intéressés, et c'est Weiss qui enchaîna :

— En quoi cela consiste-t-il, professeur ?

Greene devina l'allusion et répondit très calmement :

— Les travaux que j'effectue dans ce centre concernent

uniquement l'intérêt que je porte à diverses affections microbiennes et virales contractées par les prisonniers terriens. Certaines paraissent avoir des origines mystérieuses qui me préoccupent au-delà de ce que vous pouvez penser.

— De quelles sortes de maladies voulez-vous parler ? demanda Brady.

— En particulier de celles qui ont commencé à se manifester vers la fin de la guerre, et que les Antariens attribuent à des sources de radiations inconnues ayant leur origine dans de lointaines contrées de l'espace. Elles provoqueraient des mutations néfastes et incompréhensibles chez certains virus. Mais je ne vois pas en quoi cela pourrait vous intéresser.

Brady s'était levé et avait regardé ses compagnons avec inquiétude. Puis il se tourna à nouveau vers Greene :

— Un instant, professeur. Cette maladie dont vous parlez commence par un affaiblissement physique, perturbe ensuite les centres moteurs et déclenche des troubles d'ordre psychique, avec perte de mémoire ou amnésie foudroyante dans certains cas. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Ce fut au tour de Greene et de Virginia de manifester une stupéfaction évidente.

— Comment diable connaissez-vous ces symptômes ? s'écria Virginia.

— Par Sirius ! explosa Morton, nous poser une telle question alors qu'une telle épidémie ravage la Terre et que le quart de la population est déjà atteint !

Greene avait pâli :

— Que dites-vous là ? Voyons... mais c'est affreux !

— Comment ? Vous l'ignoriez donc ?

— Ce que vous nous apprenez là est horrible. Parlez, je vous en prie !

Brady fit un rapide exposé de la situation presque catastrophique dans laquelle se trouvait plongée la race humaine, malgré les efforts déployés par tous les savants de l'Union Terrienne. Il avoua ce qu'il tenait de la bouche même de son vieil ami, le professeur Lewis, à savoir que la situation était pratiquement désespérée.

Ces sombres révélations avaient complètement ébranlé Greene et sa fille. Brady demanda ensuite :

— Est-ce que cette maladie mystérieuse frappe également les organismes antariens ?

Greene haussa les épaules :

— Il paraît que oui. De nombreux cas m'ont été signalés, mais les Antariens s'occupent eux-mêmes de leurs malades, et je dois vous dire qu'ils ont su prendre toutes les précautions voulues pour les isoler afin

d'enrayer la contagion. Jusqu'à présent, ils n'ont pas encore trouvé l'antidote de ce terrible mal et je sais qu'ils attendent beaucoup de moi pour arriver à le découvrir.

Il se leva à son tour, fit quelques pas dans la pièce, puis revint se planter devant Brady, le visage soucieux :

— Voilà le but que je poursuis actuellement. Mais je n'ose pas encore me prononcer.

— Voulez-vous dire que vous auriez découvert cet antidote ?

— Je déclare simplement que je suis parvenu à isoler le virus responsable de cette dégénérescence et que mon sérum est actuellement à l'étude dans mon laboratoire privé.

— J'espère du moins que vous n'en avez pas communiqué la formule aux Antariens ? demanda vivement Brady.

— Non, mais je vous avoue que j'étais sur le point de le faire.

Brady avait crispé les mâchoires :

— Vous auriez livré votre sérum aux Antariens ? Vous, professeur Greene ? Dites-moi que ce n'est pas vrai.

Greene haussa légèrement les épaules :

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Mon sérum a été expérimenté sur des prisonniers terriens. S'il se révèle efficace et concluant, je ne vois pas pour quelle raison le peuple d'Antarès n'en profiterait pas.

— Vous oubliez qu'il s'agit de nos ennemis, riposta nerveusement Brady. Ce peuple dont vous parlez, je le détruirais sans le moindre regret si j'en possédais les moyens ! Et vous prétendez vouloir le sauver ?

Le professeur Greene avait légèrement pâli.

— Je regrette, lieutenant, mais je ne pratique pas la philosophie d'Hippocrate. Je suis médecin avant tout, et je ne me sens pas le droit de priver une humanité, quelle qu'elle soit, des secours et des besoins de la science. Si mon sérum peut sauver de ce fléau toutes les races qui vivent dans l'univers, je ne vois pas pourquoi je l'en empêcherais.

Il y eut un silence lourd dans la pièce, puis Brady hocha la tête :

— Je vous prie de m'excuser, professeur, demanda-t-il, je ne voulais nullement vous blesser. Disons simplement que nous avons, vous et moi, une conception différente de la guerre. Je ne suis qu'un soldat.

— Oui, je sais, la destruction et la construction ne vont malheureusement pas de pair.

— Quels sont actuellement les résultats que vous avez obtenus avec votre sérum ?

Greene réfléchit et déclara :

— À vous parler franchement, il est, je crois, impossible de parler de guérison, c'est-à-dire de la possibilité de ramener le sujet atteint, quel que soit son degré de dégénérescence, à son stade intellectuel initial.

Ce virus déclenche des modifications d'ordre cellulaire, principalement au sein des molécules d'ADN⁽¹⁾ transmises par l'hérédité. Ils perturbent également celles de l'ARN⁽²⁾ et toutes les protéines qu'elles engendrent dans les cellules nerveuses pour aider au stockage de notre mémoire. Mémoire instinctive et mémoire véritable n'étant le résultat que d'un seul et même processus biochimique, il suffit donc que l'ADN et l'ARN qui ont respectivement le contrôle de la mémoire héréditaire et de la mémoire véritable subissent une altération pour que s'explique cette dégénérescence désastreuse qui nous préoccupe. Pour vous résumer, mon sérum stoppe le mal et le stabilise, mais ne le guérit pas.

— Si limité que soit le résultat, il est tout de même extraordinaire, s'écria Brady. Il faut absolument que votre sérum parvienne sur Terre.

— Je ne vois pas comment cela pourrait être possible.

Brady, pensif, fit claquer sa langue :

— Ce n'est pas très facile, en effet, mais le contraire reste à prouver. Nous n'avons rien d'autre à perdre que notre propre vie dans cette aventure. Ce sacrifice étant déjà consenti sans la moindre restriction, cela nous procure au moins l'espoir de tenter l'impossible.

Il parut réfléchir un instant puis demanda :

— Quelles sortes d'expériences les Antariens pratiquent-ils dans ce fameux continent secret ?

Greene secoua la tête :

— Je ne suis pas autorisé à le savoir et je l'ignore totalement. Je ne suis admis que dans le secteur qui m'est réservé.

— Bien sûr ! approuva Brady, ils se méfient de vous, c'est normal. Eh bien ! nous le découvrirons nous-mêmes.

— Grands Dieux ! s'exclama Virginia, et de quelle façon ?

— En profitant de votre libre passage dans le continent secret. Au fait, par quel moyen parvenez-vous à votre centre d'études ?

— Avec notre fusauto personnel, répondit-elle.

— Êtes-vous soumis à un contrôle ? À une fouille quelconque ?

— Aucune, trancha Greene. Nous avons nos libres entrées et sorties par le poste 227.

— Parfait. Nous nous glisserons dans la soute du fusauto et le tour sera joué.

Greene et Virginia, ahuris, regardèrent ce diable d'homme dont l'audace les dépassait. Ils le devinaient capable de leur offrir la Lune s'ils en formulaient le désir, et enrobée de papier de soie par-dessus le marché.

S'agissait-il d'héroïsme ou bien d'inconscience ?

Brady désigna ses compagnons, sur le visage desquels se lisaient déjà l'impatience et l'excitation.

— Nous n'avons qu'une faveur à vous demander, conclut-il. Une

bouteille de *tarkala* et un jeu de cartes, pour tuer le temps. Conduisez-nous dans le continent secret et ne vous préoccupez pas du reste.

CHAPITRE XIV

Une longue et large piste franchissait le poste de contrôle 227 et se ramifiait ensuite en plusieurs voies secondaires qui s'enfonçaient à l'intérieur même de la zone interdite.

Le fusauto du professeur Greene était automatiquement aiguillé sur la voie qui lui était autorisée et des circuits magnétiques le téléguidaient jusqu'au centre d'études à une allure record.

C'était toujours le même processus à chaque passage et, ce matin-là encore, le petit appareil monobloc glissa sur la piste d'accès et franchit le poste de contrôle sans le moindre incident.

Dans la soute, Brady et ses compagnons entendirent nettement les paroles de courtoisie échangées entre Greene et les factionnaires et, lorsque le fusauto reprit sa course folle, ils comprirent que leur plan avait réussi.

Ils achevèrent alors de vider la bouteille de *tarkala* sur laquelle semblait veiller jalousement le gros Morton.

— C'est encore la seule chose qui me semble appréciable sur cette maudite planète, souffla-t-il en s'octroyant une bonne dose.

Le fusauto roula encore pendant plusieurs minutes, puis ralentit pour s'arrêter bientôt complètement.

Virginia actionna l'ouverture de la soute et les Terriens quittèrent l'appareil pour se retrouver, quelques instants plus tard, dans un hall spacieux brillamment éclairé où ils retrouvèrent le professeur Greene.

Ils étaient à l'intérieur même du centre d'études et Greene tint à les rassurer immédiatement. Tout s'était parfaitement passé et ils pouvaient maintenant se joindre à lui en toute sécurité.

Les quatre assistants de Greene étaient des médecins terriens auxquels on pouvait faire confiance, et qui n'avaient pas l'autorisation de quitter le laboratoire.

Ils vivaient là en reclus, réquisitionnés par le Haut État-Major, au même titre que Greene, pour l'étude approfondie de cette maladie mystérieuse que les Antariens, de leur côté, semblaient redouter également.

Eux aussi avaient perdu tout espoir de revoir un jour la Terre, mais ils faisaient preuve d'un fatalisme et surtout d'une foi inébranlable dans le but qu'ils poursuivaient aux côtés de Greene et de Virginia.

Ils furent aussitôt mis en présence de Brady et de ses compagnons et furent instruits à leur tour des ravages occasionnés sur leurs semblables par le terrible mal. Alors, ils se déclarèrent unanimement prêts à entrer dans la lutte.

Brady les regarda et déclara :

— Je dois avouer que je n'en attendais pas moins de vous. Il s'agit

maintenant de savoir ce qui se trame dans cette zone interdite et quelles sont exactement les intentions du Haut État-Major.

— Jamais vous ne pourrez franchir les limites du Centre, déclara Greene. C'est impossible, venez voir.

Il entraîna les cinq cosmonautes au sommet de la bâtisse, sur une large terrasse qui dominait le Centre d'études et les pièces de terre environnantes.

Dans le lointain on apercevait très nettement, au milieu de l'immense tapis végétal, plusieurs constructions qui, d'après Greene, n'étaient autres que des laboratoires utilisés par les savants antariens, et dont l'accès leur était totalement interdit.

Il leur montra les réseaux magnétiques qui encerclaient son centre d'études et qui formaient, sur une hauteur de plusieurs mètres, comme un grillage mouvant que les rayons lumineux d'Antarès déformaient aux regards.

— Aucun corps solide ne peut les traverser, avoua Virginia, à moins de posséder un disque-clé.

— Un disque-clé ? demanda Brady.

— Oui, c'est un petit appareil qui sert aux hautes personnalités antariennes pour pénétrer dans les secteurs interdits. Il annihile à volonté le champ de force sur un simple déclic, et ressemble à une grosse médaille. Malheureusement, nous n'en possédons pas.

Morton s'était avancé, un pli barrait son front.

— Comme une grosse médaille, hein ? répéta-t-il en fouillant fébrilement dans une de ses poches.

Il en sortit un objet brillant et curieusement façonné qu'il montra à ses compagnons étonnés.

Le professeur Greene eut un sursaut et s'écria :

— Bonté divine ! où diable avez-vous trouvé ce disque-clé ?

Morton se gratta la tête, l'air embarrassé :

— Eh bien... c'est-à-dire que je l'ai récupéré sur le corps du contrôleur-général, lorsque j'ai fouillé dans sa tunique. Je m'attache aux souvenirs, c'est une manie chez moi. Je pensais qu'il s'agissait en effet d'une médaille, d'une très jolie médaille, et...

Brady lui coupa la parole d'une violente bourrade et poussa un hurra retentissant :

— Rien ne peut plus nous empêcher maintenant, poursuivit-il, de pénétrer dans la zone interdite. Les uniformes que nous portons vont encore nous servir, et Dieu sait le travail que nous allons avoir avant d'avoir percé les secrets qui nous entourent...

Greene allait répondre lorsque Mathews, un de ses assistants, fit irruption sur la terrasse.

Un message en provenance du Haut État-Major suspendait Greene de ses fonctions au centre médical de Sofra et interdisait au professeur

de quitter le laboratoire expérimental jusqu'à nouvel ordre.

Le texte faisait également allusion aux résultats des travaux de Greene attendus impatiemment et cette pression du gouvernement antarien laissait supposer une influence coercitive implacable qui fit dire à Brady :

— Ils ne vous laisseront pas en paix jusqu'à ce qu'ils connaissent les propriétés réelles de votre sérum. Il faut gagner du temps... le plus de temps possible. Nous sommes toujours à temps de négocier votre découverte si cela devient vraiment indispensable.

Brady avait ajouté cette dernière phrase un peu à contrecœur, car son esprit combattif se refusait à toute concession avec l'ennemi, mais il comprenait qu'il devait aussi ménager les propres sentiments de Greene et qu'au pis aller, ses réactions intimes devaient céder le pas devant l'importance capitale que représentait cette découverte pour la survie de sa race.

*

* *

Quoi qu'il en fût, le sérum de Greene, s'il était concluant, demeurerait tout de même un atout majeur dans le jeu de Brady, qui pouvait être utilisé en dernière limite.

Il se résolut donc à cette éventualité, d'autant plus que le professeur tint à leur montrer les résultats déjà obtenus sur les prisonniers terriens qui lui avaient servi de cobayes pour ses premières expériences.

Ils vivaient, chacun dans une cellule conditionnée, sous la surveillance constante de robots-infirmiers qui analysaient leurs moindres réactions et veillaient au maintien de leur équilibre physiologique et psychologique.

Les niveaux, sur les diagrammes, restaient stationnaires, et, au bout de trois mois d'observations continuelles, aucune récurrence n'avait été enregistrée dans le mal qui les terrassait, ce qui prêchait en faveur de la réussite complète de l'expérience, d'autant plus que le sérum inoculé semblait avoir détruit tous les virus pathogènes responsables du terrible fléau.

Brady retrouva chez ces malheureux les mêmes incroyables symptômes dont il avait eu la révélation lors de son arrivée sur Terre : absence de mémoire, catatonie, altération des facultés cognitives, dégénérescence intellectuelle, et surtout une pesante hébétéude qui se manifestait dans les moindres réactions de ces êtres.

— Il existe une chaîne entre tous les animaux, fit pensivement Greene, et il y a des degrés qui mènent jusqu'à l'homme. Ôtez à l'homme son intelligence et il redevient un simple animal. Rien qu'un peu de vernis à effriter... Pas grand-chose, n'est-ce pas ?

— Une question, professeur, coupa Brady, depuis combien de temps ces hommes-là sont-ils atteints ?

— Un an tout au plus, mais il n'a suffi que de quelques mois pour abaisser de moitié leur niveau intellectuel.

— D'après vous, comment se comporterait un homme contaminé au bout de plusieurs années ?

Greene eut un froncement de sourcils, puis haussa lourdement les épaules, visiblement accablé par une telle question :

— Je l'ignore, avoua-t-il, je ne puis m'en tenir qu'aux faits et non aux suppositions. Disons simplement qu'il y a une limite à la dégénérescence morale, et qu'une fois cette limite atteinte...

Son geste était trop significatif pour que Brady ne saisisse pas l'ignorance inavouée de Greene *au-delà* de cette limite.

Brady parut réfléchir longuement, puis demanda soudain :

— Il se peut que notre incursion dans le secteur interdit nous place devant des problèmes scientifiques que nous ne sommes pas à même de résoudre, des problèmes d'ordre biologique par exemple. Pouvons-nous nous adjoindre le concours d'un de vos collaborateurs ?

— Impossible, avoua Greene, ce serait la faillite probable de tous nos efforts. Mes collaborateurs sont soumis chaque jour, et à des heures différentes, à des contrôles visiophoniques. Si l'un d'eux vient à manquer, l'alerte sera donnée immédiatement.

— Mon père a raison, intervint Virginia, mais moi, j'accepte de vous accompagner. Je ne suis soumise à aucun contrôle. Administrativement, je ne fais pas partie de l'équipe.

— Virginia !

La jeune fille regarda son père qui s'était dressé, visiblement ahuri.

— Il est de mon devoir de le faire, dit-elle doucement mais fermement. Autorise-moi, je t'en prie.

Greene ne se sentit pas le droit d'insister. Il eut un pâle sourire, tapota la joue de la jeune fille puis se tourna vers Brady :

— Vous pouvez lui faire confiance. Elle en connaît déjà presque autant que moi. Veillez sur elle, c'est la seule chose que je vous demande.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que Brady serra la main que lui tendait le professeur et, quelques instants plus tard, les cosmonautes, en compagnie de Virginia, achevaient leurs préparatifs et quittaient le laboratoire en direction du mur magnétique.

Virginia se fit confier le disque-clé de Morton, le manipula un instant, puis orienta une de ses faces vers le champ de force. Elle rectifia à plusieurs reprises l'angle d'incidence, fit apparaître un déclic et appuya.

Il y eut comme un long frémissement dans le rideau luminescent, semblable à la surface d'un lac sous l'assaut du vent, puis une

déchirure apparut au ras du sol, et on vit se former une large trouée toute scintillante.

Un œil ouvert sur l'inconnu, sur les mystères d'un continent qu'aucun humain n'avait encore eu l'audace de violer.

CHAPITRE XV

Depuis deux heures déjà, les Terriens avançaient dans une plaine verdoyante inondée de lumière, dans un immense décor sylvestre muet et désert qui paraissait se prolonger jusqu'à l'infini.

De grandes plantes, semblables à des tournesols géants, foraient la terre humide de leurs énormes racines en forme de serres, au milieu de petites fleurs primitives dont le vert et le brun des pétales formaient d'énormes taches sur le sol vallonné.

Bientôt apparurent des végétaux démesurés, des bouquets de fougère énormes qui ressemblaient à des palmiers nains, et sur la droite une jungle d'arbustes, d'herbes inconnues, inquiétantes de formes et de couleurs, avec tout un réseau de lianes épaisses, vertes et rouges, étincelantes sous le flot de lumière crue déversé par l'astre gigantesque.

Brady ordonna une halte, alors que Francosi tendait le bras en direction du nord.

— On dirait un nouveau rideau magnétique, annonça-t-il, je me demande bien ce que tout cela signifie. Quelles raisons peuvent avoir les Antariens pour protéger aussi jalousement une contrée pareille. Un véritable désert !

Il regarda ses compagnons, s'efforçant de sourire pour leur donner confiance et, tout en enjambant les racines griffues des tournesols, il ordonna :

— Continuons !

Ils reprirent leur marche accablante dans l'atmosphère lourde et humide qui devenait de plus en plus suffocante, et Juanito soudain s'immobilisa et tourna la tête. Ils s'arrêtèrent tous brusquement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Morton.

— Je... je ne sais pas... c'est... c'est...

— Allons, fiston, parle doucement, sans t'énerver, sinon nous serons encore là ce soir...

Le jeune garçon déglutit avec une certaine difficulté puis secoua la tête :

— C'est dans le marais, là-bas... Une tête énorme est sortie de l'eau.

— Une tête ? Une tête de quoi ?

— Je ne sais pas... un animal, j'en suis sûr.

— Je n'ai rien vu, s'exclama Weiss, dépîte.

L'endroit indiqué par Juanito était plat, marécageux, et l'herbe tout autour n'était pas assez épaisse pour recouvrir le sol d'un épais tapis. Mais rien ne bougeait, le décor conservait toujours sa même rigidité.

Morton haussa les épaules, agacé :

— Ce gamin-là commence à avoir des hallucinations. Mauvais signe, ça !

Ils n'étaient plus très loin du marais lorsque l'événement se produisit. Ce fut tout d'abord un bruit sourd, une sorte de gargouillis liquide qui précéda la fantastique apparition.

Quelque chose se dressa brusquement au milieu du marais. La tête la première, puis le corps le plus gigantesque que les Terriens eussent jamais vu. C'était une bête d'une dizaine de mètres de hauteur, le double en longueur, et dont les lignes fuselées rappelaient celles d'un saurien.

Affolés, Brady et ses compagnons virent le monstre s'avancer vers eux, mâchoires béantes, découvrant deux longues rangées de dents jaunes et pointues.

— Attention, écartez-vous !

Échappée à la marécageuse étreinte des fonds, la créature se dressait maintenant sur le sol fangeux, fouettant l'air de sa queue sinueuse et dentelée, soufflant et barrissant comme un troupeau d'éléphants déchaînés.

— Par Sirius, s'écria Morton, un brontosauve !

D'un geste ils avaient tous dégainé leurs pistolets thermiques, tandis que Brady poussait Virginia derrière lui.

Soufflant et reniflant, le monstre se retourna sur lui-même et fonça droit sur Weiss. Le pilote tira plusieurs rafales qui ratèrent leur but, fit un bond de côté pour éviter l'assaut, mais dans sa précipitation pour fuir, trébucha violemment contre une racine et s'affala de tout son long.

C'est Francosi qui tira au jugé, blessant le brontosauve au flanc droit, réussissant ainsi à détourner son attention. Le monstre alors lui fit face, poussant un épouvantable hurlement, et le vit.

Prestement il allongea le cou, son énorme gueule buccinatrice ouverte pour happer son agresseur et quand il la releva, Brady et les autres aperçurent avec horreur le corps de Francosi qui se débattait vainement dans l'étau des puissantes mâchoires en hurlant de douleur.

Frémissant d'horreur, Brady demeurait comme pétrifié sur place. Viser la tête ? C'était courir le risque de tuer Francosi. Que faire ?

Allaient-ils tous rester là, impuissants, devant le drame qui se jouait ? Il tira alors froidement, en direction du cœur, et sa rafale fit gicler un sang épais et glacé de reptile qui éclaboussa tout le poitrail du monstre.

La bête frémit, grogna, sursauta ; un instant, ils la crurent terrassée, vaincue. Sa lourde masse plia, écrasant un bouquet de fougères géantes, et son regard séculaire erra mollement sur ces minuscules et ridicules bipèdes qui avaient osé lui tenir tête.

Puis d'un sursaut, elle se redressa lourdement, fonçant au milieu des

Terriens, fracassant tout sur son passage, agitant dans sa gueule énorme le corps ensanglanté du malheureux Francosi qui gigotait comme un pantin désarticulé.

La tête pendait d'un côté, les jambes de l'autre. Il avait cessé de crier et de hurler.

Brady, Morton, Weiss et Juanito tirèrent encore plusieurs rafales, mais le monstre était déjà hors de portée et il disparut, laissant derrière lui une longue tramée sanglante.

Ils restèrent tous complètement anéantis. Pendant combien de temps ? Ils auraient été bien incapables de le dire, car toute notion de temps, pour eux, était abolie sous l'éclatante lumière de cet immense ciel de feu.

Enfin Brady passa une main sur son front brûlant et dit d'une voix sourde :

— Nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir. En route !

Ils jetèrent un dernier regard dans la direction où le monstre avait disparu, puis Juanito ramassa l'arme de Francosi.

*

* *

Dans le ciel, le disque d'Antarès rougeoyait comme du métal en fusion, et des vapeurs lourdes montaient des marécages bourbeux, lieu d'élection des tyrannosaures, des sauropodes, des iguanodons et des ornithorynques qui maintenant pullulaient dans cette région.

C'était incroyable et impensable à la fois.

Les Terriens éprouvaient la curieuse impression d'avoir franchi plusieurs millions d'années dans le passé, pour se retrouver en plein crétacé, à l'ère du gigantisme.

Mais tout cela ne rimait à rien. À *rien*.

Pour quelles raisons ? Dans quel but ? Que se passait-il ?

Ils durent faire plusieurs détours pour éviter les monstres et autres qui, dans des flaques mousseuses, se gorgeaient de joncs, de tiges, de feuilles et de stipes avec cette tortueuse paresse du Secondaire, tant de fois décrite ou imaginée par les paléontologues.

Le rideau magnétique n'était plus très loin à présent et on avait des chances de pouvoir le franchir avant la tombée de la nuit, si toutefois on ne tombait pas sous les griffes de quelque lézard géant coloré comme des pierres précieuses ou sur ces étranges volatiles pourvus de dents que l'on apercevait de-ci de-là.

Mais non, rien ne se produisit et le petit groupe put enfin atteindre le nouveau champ de force et le pénétrer grâce au « sésame » providentiel.

Ils se réfugièrent dans une anfractuosité de rocher pour attendre le jour, avaler quelques tablettes nutritives et récupérer leurs forces.

Brady parut alors se rendre compte de la présence de Virginia à ses côtés. Elle était épuisée, triste et angoissée, et il eut pitié d'elle.

— Je n'aurais jamais dû accepter de vous emmener, dit-il, jamais vous ne pourrez tenir le coup.

— Mais si, voyons. Je ne suis plus une enfant, monsieur Brady.

Scott la regarda longuement. Pour la première fois, peut-être, il découvrait en Virginia une maturité physique et morale qui lui avait échappé jusqu'alors.

Ce n'était plus une toute jeune fille, mais une femme dans sa plénitude, une délicieuse créature dont il aurait très bien pu tomber amoureux, en d'autres lieux, en d'autres temps, en d'autres circonstances.

Mais il y avait entre eux un abîme trop profond pour se laisser aller à de telles suppositions et Brady préféra couper court à l'entretien.

Tout cela ne pouvait mener à rien. À *rien*.

Comme cette folle incursion dans la zone interdite... Absurde... absurde... absurde... *tout* était absurde... *même* cette pensée pour Virginia.

Absurde... absurde... absurde... Le mot le hanta pendant son sommeil et éclata encore en lettres de feu dans son esprit surexcité lorsqu'il reprit progressivement conscience, aux premières lueurs de l'aube.

Le paysage autour d'eux présentait toujours le même aspect désertique, mais les événements imprévus de la veille avaient rendu méfiant le groupe des Terriens.

Brady, avant de se lancer dans cette nouvelle zone, décida d'inspecter la région du haut d'un petit monticule herbeux.

Ses lunettes prismatiques fouillèrent l'horizon sans tout d'abord déceler rien d'anormal, puis accrochèrent une carcasse métallique informe qui gisait au milieu de la plaine, à une lieue environ dans la direction du nord.

— Bon sang, s'écria-t-il, les restes du *Joliot-Curie* !

C'était bien en effet l'épave de leur fusée qu'ils apercevaient, complètement démantelée par l'explosion. Il ne pouvait y avoir aucun doute.

Leur course aveugle dans les zones interdites les avaient conduits sur les lieux mêmes de la catastrophe survenue quelques jours plus tôt.

Il était facile maintenant de comprendre l'inquiétude et les craintes que Mingoz avait éprouvées lorsqu'il s'était emparé de l'équipage. Cette pensée émoussa un peu l'ardeur de Brady et de ses compagnons et une vague d'espoir les submergea.

Ils touchaient au but, cette fois, et ils le savaient.

Comme ils quittaient le monticule, des empreintes fraîches leur

apparurent dans le sol humide. Des traces profondes, laissées par des pieds nus... des pieds humains sans aucun doute, à en juger par la découpe du talon, de la plante et des orteils très nettement moulée dans l'argile.

Brady fronça les sourcils, parut réfléchir un instant, puis montra la direction prise par les empreintes :

— Par là, dit-il, suivez-moi !

Ils contournèrent le monticule, franchirent un ruisseau et avancèrent encore pendant plusieurs centaines de mètres.

Soudain, ils tombèrent en arrêt devant le spectacle le plus incroyable et le plus inattendu qui pouvait leur être offert.

Devant eux, au milieu d'une piste étroite tracée par les piétinements, se dressaient plusieurs créatures de cauchemar, entièrement nues, le corps recouvert de longs poils, et qui les dévisageaient avec leurs petits yeux inquiets de chat-huant.

Des créatures à mi-chemin entre l'homme et le singe, répliques exactes du spécimen déjà observé par Brady sur Terre, à New-London, et de celui qui leur était apparu, dans ces lieux mêmes, après l'explosion du *Joliot-Curie*.

Elles s'étaient redressées en voyant les Terriens, avec une inhumaine solennité dans leurs gestes, et Brady brusquement stoppa l'élan de ses compagnons.

Ils étaient encerclés, ils s'en rendirent compte. D'autres créatures venaient d'apparaître derrière eux, surnoises et félines, leur interdisant toute retraite.

Morton eut un grognement sourd entre ses dents :

— Par Sirius ! Si j'ai un jour la chance de revenir au pays, après le banquet d'honneur, les fleurs et le défilé, je m'enivre pendant huit jours pour ne pas avoir la moindre pitié ni le moindre remords. Il n'y a que cette solution pour me faire oublier ça.

— Qu'est-ce qui te permet de croire que nous pourrions rentrer un jour chez nous ? souffla Weiss sarcastique.

— Je t'en prie, ne remue pas le couteau dans la plaie, je commence à éprouver sérieusement une terrible nostalgie.

Quels que fussent ses sentiments, Brady ne les montra pas. Il avança lentement vers le groupe qui lui faisait face et, pendant une longue seconde, sa volonté et celle des hommes-singes s'affrontèrent. C'est la sienne qui domina.

Ce fut alors un concert de cris, de jappements et de sons incohérents qui s'élevèrent des créatures alors qu'elles reculaient, gagnées par la crainte et l'inquiétude.

Elles éprouvaient visiblement des émotions, mais il était douteux qu'elles correspondissent aux sentiments humains.

Et pourtant...

Il y avait dans tous les regards cette lueur de terreur ancestrale que l'homme charriait avec lui depuis l'origine des temps. Cette même terreur que Brady et ses compagnons éprouvaient aussi en face du Mystère et de l'Inconnu.

CHAPITRE XVI

Le temps passa. Brady s'en vint rejoindre ses compagnons qui étaient restés un peu à l'écart au bord du chemin. Toujours en plus grand nombre, les Primates affluaient autour d'eux, hautes et solennelles silhouettes qui débouchaient sur le chemin par les sentiers environnants.

— Qu'est-ce qu'ils nous souhaitent ? bougonna Morton. La bienvenue ?

— Nous n'avons rien à craindre d'eux, fit Brady, tant que nous saurons leur témoigner notre supériorité. Ils vivent en colonie, possèdent le sens de la propriété, mais connaissent aussi la discipline et l'obéissance, puisqu'ils ont un chef. Ils veulent nous conduire à lui, du moins c'est ce que je crois comprendre.

— Moi, c'est bien le diable si je comprends quelque chose dans toute cette histoire, explosa le deuxième pilote. Par Sirius, il y a de quoi devenir complètement cinglé. Après avoir failli se faire boulotter par des brontosaures, voilà maintenant que nous devons nous prosterner devant le chef de ces pithécanthropes.

Brady ne répondit pas et préféra aussi éviter le regard de Virginia. Il devinait en la jeune fille les mêmes appréhensions qu'il ressentait.

À présent, on ne pouvait plus reculer.

Ce fut un voyage fantastique, à travers la plaine verdoyante et chaotique, au milieu d'un essaim de créatures issues d'un cauchemar.

Ils escaladèrent une crête tranchante comme un rasoir, pénétrèrent dans un décor rocheux et crevassé, puis, après une marche longue et sinueuse, parvinrent devant une ouverture béante où se dressait un Primate, solitaire, armé d'une massue.

Les créatures s'effacèrent pour les laisser passer, émirent quelques sons ponctués de gestes brefs à l'adresse du « monarque » puis s'éparpillèrent dans les grottes et les failles environnantes.

Un feu de bois crépitait devant la « caverne royale » et des quartiers de viande rouge rôtissaient sur des pierres plates et mal assemblées. Quelque chose de poignant se dégageait malgré tout de ce spectacle primitif et misérable à la fois. Quelque chose d'inexplicable et qui défiait la raison, car là, surtout pour Brady, se trouvait peut-être la clé de bien des mystères.

Rassuré par les gestes de Brady, le Primate leur fit comprendre qu'il offrait sa nourriture et sa caverne en signe de soumission, puis il se mit en devoir de découper les quartiers de viande avec un outil de pierre grossièrement façonné.

Brady entra le premier dans la caverne et jeta un coup d'œil autour de lui. Le fond était tapissé de détrit us de toutes sortes et une forte

odeur de pourriture le saisit à la gorge.

Il vit d'autres outils, quelques récipients, et un tas de feuilles sèches qui devait servir de couche à la créature.

Au moment où il allait ressortir à l'air libre, il remarqua, près de la couche, un vêtement tout froissé et roulé en boule dans la poussière et la pierraille.

D'instinct, il se baissa, déplia le tissu, et sentit brusquement son cœur cogner durement dans sa poitrine.

C'était une veste, sale, défraîchie, usagée, et qui faisait partie d'un uniforme qu'il ne connaissait que trop bien.

Celui de la 5^e Flotte du Centaure ! Son unité !

Weiss, Morton, Juanito et Virginia s'étaient approchés, intrigués à leur tour, tandis que les doigts de Brady, fébrilement, tâtaient et fouillaient les poches de la tunique pourpre.

Une pochette de cuir apparut, que Brady vida sur le sol. Au milieu des morceaux de papier déchirés et cornés, il y avait une petite plaque de cuivre sur laquelle un nom était gravé :

Lieutenant Peter Lansbury.

Un bout de papier que lui tendit Weiss acheva de l'anéantir. Il provenait d'une fiche de contrôle établie sur Antarès II par les services du Haut État-Major et destinée aux prisonniers terriens à chaque recensement.

Il y avait des tampons, des dates, des signatures, qui prouvaient bien que le lieutenant Lansbury avait été parmi les premiers prisonniers terriens emmenés sur Antarès II, tout à fait au début de la guerre.

Un grognement sourd fit retourner Brady et ses compagnons. Devant l'entrée de la caverne, le Primate se tenait, immobile et menaçant, avec son énorme massue dans les mains. Il y avait de l'hostilité dans ses petits yeux où se lisait une colère impétueuse. Derrière lui, plusieurs autres créatures avaient accouru et bloquaient l'entrée de la caverne.

Le chef fit rapidement quelques signes et montra la tunique pourpre avec un geste de menace. Instinctivement, Weiss, Morton et Juanito avaient dégainé leurs pistolets thermiques.

— Non, ordonna Brady, ne tirez pas. Ce sont des humains comme nous. Vous n'avez donc pas compris ?

Il désigna le chef :

— Voilà ce qu'est devenu le lieutenant Peter Lansbury. Et ces malheureuses créatures qui l'entourent ont subi aussi la même dégénérescence. J'en suis sûr. Nous avons maintenant la preuve que le terrible mal ne modifie pas seulement les facultés intellectuelles, mais qu'il provoque aussi une dégénérescence physique. Mon Dieu ! c'est horrible !

D'un coup, il venait de se souvenir de ce monstre qu'il avait vu,

avant son départ, dans le laboratoire de Lewis et dont personne n'avait pu expliquer la mystérieuse présence dans l'épave du stratocruiser échoué sur le planétoïde Cerphée. Personne pour expliquer ou pour comprendre qu'il s'agissait en réalité du seul survivant du glorieux équipage.

Peut-être le capitaine Flynn lui-même !

— Monsieur Brady a raison, intervint Virginia. Mon père avait déjà entrevu cette étrange métamorphose, mais il se refusait à l'admettre, tellement cela lui paraissait inconcevable. Il est vrai que les Antariens ne nous permettaient d'étudier que des sujets atteints depuis un an tout au plus par ces mystérieux virus.

— Comment est-ce possible ? murmura Weiss sans quitter des yeux les malheureuses créatures toujours massées devant l'orifice.

— Une seule explication possible, reprit Virginia très calmement. Ces virus possèdent un puissant facteur d'organisation. Ils se comportent comme des symbiotes, agissent sur toutes les cellules de l'organisme et font réapparaître certains facteurs originels et héréditaires enfouis au tréfonds des chromosomes et des gènes. Le nouvel organisme, ainsi recréé, se met en action et supprime petit à petit le système ancien.

Les paroles de Virginia avaient complètement bouleversé les cosmonautes qui se regardèrent sans rien trouver à dire.

— Mais, enfin, demanda Morton, pour quelle raison les Antariens tiennent-ils à cacher aussi jalousement cet étrange phénomène ?

— Pas le temps d'en parler, nous verrons ça plus tard, trancha Brady.

En effet, la présence toujours menaçante des Primates les obligeait à prendre une décision rapide.

— Essayons de nous en tirer sans trop de casse, murmura Brady, et surtout ne touchez à rien, n'oubliez pas que le mal est contagieux. Rentrez vos armes, mais tenez-vous prêts en cas de coup dur.

Tout se passa très bien. Une fois de plus, les gestes pacifiques et la volonté de Brady surent calmer la nervosité qui se manifestait dans les groupes des Primates.

Ils franchirent lentement le seuil de la caverne et une dernière fois le regard de Brady s'attarda sur celui qui avait été le lieutenant Peter Lansbury. Que restait-il d'humain dans cette créature ?

Peut-être encore une étincelle de souvenir dans son cerveau dégénéré... cette tunique pourpre conservée jalousement au fond de la caverne...

Mémoire ou instinct ?

Nul ne le saurait jamais.

CHAPITRE XVII

La nuit tombait lorsque le petit groupe des Terriens franchit le nouveau champ de force et c'est alors qu'ils émergeaient dans la zone voisine qu'ils tombèrent en arrêt devant la forme sombre et massive d'un gigantesque bâtiment qui se dressait au milieu de la plaine, droit devant eux.

C'était sans doute un de ces laboratoires secrets dont avait parlé le professeur Greene, et ils se rendirent compte bientôt de l'absence de tout service de surveillance.

Après avoir contourné le bloc, Brady se mit à réfléchir.

Le rideau magnétique ne constituait-il pas à lui seul un système de protection efficace ? Mais encore convenait-il de s'assurer que les Antariens ne disposaient pas d'autres systèmes de sécurité, et c'est avec d'infinies précautions que les Terriens se glissèrent dans l'herbe tendre pour approcher de l'énorme bâtisse noyée dans l'obscurité et le silence. Seul Morton paraissait inquiet, et il saisit l'épaule de Brady :

— Tu as vraiment l'intention de pénétrer là-dedans ?

— Je veux savoir ce qu'il s'y passe.

— Ma parole, tu es devenu complètement cinglé. Nous allons tous nous faire bousiller comme des rats.

— Tu peux encore faire demi-tour et choisir entre les hommes-singes et les brontosaures. À toi de décider, mon vieux !

— Bon, ça va... ça va... Mais je te garantis que si je m'en sors, quelle cuite ! mes aïeux, quelle cuite !

Ils continuèrent à avancer avec d'infinies précautions, retenant leur souffle. Mais rien ne bougea. Pas le moindre bruit, l'endroit paraissait désert.

Ils avancèrent encore, parvinrent devant une entrée monumentale et Brady entra le premier, l'arme au poing, dans un vaste hall tout éclairé et ouvrant sur plusieurs galeries.

Et toujours personne ! Pas seulement l'ombre d'un Antarien !

Une odeur chaude et acre régnait dans le hall et une lumière crépusculaire baignait les galeries. Brady en choisit une au hasard. Elle menait dans une immense salle oblongue où, rangées contre les murailles métalliques, se distinguaient de nombreuses machines ronronnant sourdement.

De longues aiguilles tremblotaient incessamment sur des cadrans gradués, et des liquides multicolores bouillonnaient dans des tubes de verre en dégageant une violente phosphorescence.

Plus loin encore, dans une autre salle dont la voûte se trouvait à une dizaine de mètres du sol, s'agitaient d'autres machines dans une véritable forêt de canalisations et de connexions faites d'une matière

transparente et limpide semblable à du cristal.

Et, au milieu de tout cela, des « robots techniques » s'affairaient avec une tranquillité inhumaine, manipulant des leviers, contrôlant les débits, pressant sur des boutons et surveillant les ampèremètres.

Partout ce n'étaient que sifflements, claquements, gargouillements et glougloutements, mélange des sons les plus divers dont l'ensemble était comparable au bruit d'une mer déchaînée.

Brady, rassuré, avait rengainé son pistolet :

— Si ces robots avaient dû flairer notre présence, ce serait déjà chose faite, dit-il. Essayons maintenant de comprendre ce qui se passe ici.

Une autre salle ayant été franchie, ils se retrouvèrent dans une longue galerie aux proportions tellement gigantesques qu'ils en eurent tous le souffle coupé.

Une allée centrale et dallée la traversait entièrement dans toute sa longueur, et de chaque côté se dressaient des sortes de cages, pourvues de barreaux épais.

Mais là n'était pas le plus insolite du décor ; *c'est ce qu'il y avait à l'intérieur des cages qui dépassait la raison.*

Des créatures de toutes sortes, de toutes tailles, encombraient les cages de leur monolithique présence, et les premiers spécimens que les Terriens découvrirent étaient des Primates semblables à ceux qu'ils avaient laissés dans la dernière zone.

Des prisonniers terriens contaminés, sans aucun doute. Étendus sur des claies rigides, ils paraissaient dormir ou être simplement hypnotisés, le corps recouvert de ventouses fixées à des tuyaux transparents, lesquels étaient reliés à un bloc mural encombré de cadrans, de boutons et de voyants lumineux.

Dans la cage suivante, d'autres créatures plus hideuses encore apparurent aux Terriens. Il s'agissait également de Primates, mais ils se différenciaient des premiers par le prognathisme plus accusé de leur mâchoire inférieure sans menton. La nuque en chignon était plus étroite et leurs membres supérieurs plus allongés.

Virginia les considéra un instant avec un mélange de surprise et d'inquiétude :

— Des primates du type « australopithèque », murmura-t-elle... des primates de l'*oligocène inférieur*... c'est incroyable... l'ancêtre le plus éloigné de l'homme !

Un frisson avait secoué Brady et ses compagnons, mais ils n'étaient pourtant pas au bout de leur surprise et de leur écœurement, car les cages suivantes recelaient bien d'autres spécimens, encore plus ahurissants.

Ce furent ensuite des anthropomorphes et des cynomorphes, sortes de singes à visage de chien, puis des platyrrhiniens qui, toujours selon

Virginia, apparaissaient comme les singes les plus anciens de la création.

Suivaient aussi, dans le même état hypnotique, des tarsidés, mi-singes, mi-écureuils, aux silhouettes étranges, des insectivores grimpeurs de la famille des tupaïdés, puis la ronde infernale se poursuivait par d'autres créatures de cauchemar.

Et cela continuait encore... encore... Vertébrés... Invertébrés... Articulés... Échinodermes... Coelentérés, crustacés primitifs, vers marins plongés dans des cuves spéciales et grossis démesurément par un système de lentilles au centre de la cuve...

Oursins adultes... méduses... coraux... anémones... éponges... baignant dans un liquide clair, sans cesse renouvelé par les robots-contrôleurs.

Ce fut enfin le monde microscopique des protozoaires, des bactéries et des ultravirus, entrevu grâce aux loupes géantes.

Toute l'évolution darwinienne, esquissée à rebours, s'arrêtait là.

Là, et à partir de là, les chapitres s'enchaînaient les uns aux autres, de l'ultravirus à l'homme, avec une effrayante et majestueuse continuité.

Le plus séduisant des schémas de la généalogie humaine venait d'être révélé aux Terriens, mais pour Brady, c'était surtout l'anéantissement complet de la race humaine qu'il devinait maintenant dans toute son horreur.

— La dégénérescence se poursuit à l'infini. Si nous ne la stoppons pas, c'est la fin de toute vie dans l'univers. Ce que nous venons de voir est, je crois, assez significatif.

— Retour à l'origine, soupira Virginia, et l'eau nivellera tout. Cette eau d'où est sortie la vie. Ces flots de mers primitives qui baignent encore nos cellules et qui coulent dans nos artères. Cette eau qui a fait éclore les premiers êtres unicellulaires à l'orée des temps géologiques et que l'évolution n'a fait qu'endiguer et enclorre dans nos tissus. Voilà donc l'immense travail accompli par ces étranges virus.

— Il y a pourtant une chose que je n'arrive pas à comprendre, fit Weiss. La nature a mis des milliards d'années pour arriver à l'homme en partant d'une cellule unique ; comment les Antariens ont-ils pu réussir dans ce laboratoire toutes les phases décroissantes de cette dégénérescence biologique ? En si peu de temps ?

— Il faut admettre en premier lieu que le virus responsable agit avec une rapidité presque foudroyante, répondit Virginia, puisqu'il suffit d'une dizaine d'années seulement pour ramener l'homme moderne à l'état de Primate. Il est possible aussi que les savants antariens soient parvenus à accélérer le phénomène dans ce laboratoire expérimental.

Morton se tourna et montra le prolongement de la galerie, où s'étendaient d'autres cages encore plus immenses, à l'intérieur

desquelles on pouvait apercevoir toutes sortes de créatures gigantesques plongées dans une rigidité cataleptique. Il y avait là toute une faune du secondaire et du tertiaire, des iguanodons, des plésiosaures, des ptérodactyles, des sauropodes, des ornithorynques, des ichtyosaures, et bien d'autres monstres auxquels Virginia elle-même se sentait incapable d'attribuer un nom exact, tellement ils échappaient à toute classification normale.

— Et ceux-là ? grogna Morton, doit-on aussi les classer dans notre généalogie ? Par Sirius, si je dois accepter un crustacé comme grand-père, je me refuse par contre à ce qu'il y ait des brontosaures dans ma famille. Ça me dépasse.

— Non, précisa Virginia, rassurez-vous. Notre race n'a pas la moindre « cousinologie » avec ces monstres. Je pense plutôt que les Antariens sont parvenus à les ressusciter grâce à certains croisements dans les espèces ou simplement par mutation génétique. Quoi qu'il en soit, ce n'est certainement qu'au point de vue expérimental qu'il faut expliquer leur présence ici.

Juanito se gratta le menton et dit très calmement :

— Tout cela me paraît bien mystérieux. Pour quelles raisons les Antariens cachent-ils aussi jalousement toutes ces extraordinaires exxx...

— Expériences, enchaîna Morton en lui venant en aide avec un soupir. Pour une fois, le gosse a dit une vérité, ajouta-t-il à l'adresse des autres. Et je me le demande aussi.

Brady les regarda tous, les uns après les autres, comme pour se donner le temps de la réflexion, puis brusquement il fit claquer ses doigts :

— Grands Dieux, s'écria-t-il, je crois bien que j'ai compris. Il ne s'agit pas d'un mal de l'espace contracté dans des lointaines contrées de l'univers, comme nous l'avons tous supposé jusqu'alors. Non, c'est encore plus horrible. Ce virus sort tout droit des laboratoires biochimiques antariens. Peut-être celui dans lequel nous nous trouvons en ce moment.

— Scott ! s'écria Virginia effrayée, que dites-vous là ?

— L'idée se tient. Les Antariens n'aspirent qu'à devenir les maîtres de l'univers. Ils commencent par s'attaquer à la race humaine, la combattent avec des moyens destructifs inimaginables, mais s'aperçoivent bientôt que, dans cette lutte titanesque, les pertes sont nombreuses dans leurs rangs. Ils se rendent bientôt compte aussi que l'Union Terrienne refuse de capituler et qu'elle poursuivra le combat jusqu'aux dernières limites. Il reste également d'autres races intelligentes à vaincre et à éliminer dans l'univers, et les Antariens comprennent qu'ils ne peuvent pas lutter sur plusieurs fronts à la fois. Alors ils imaginent une arme nouvelle, une arme biologique contre

laquelle il n'existe aucune parade. Ces virus, lâchés sur les planètes conquises, commencent petit à petit à contaminer la race humaine, et pour précipiter encore cette guerre bactériologique, les Antariens, par un humanisme exagéré, facilitent par tous les moyens le rapatriement des colons et des prisonniers, afin que ceux-ci puissent à leur tour contaminer la planète-mère et la race tout entière. Il ne suffira que de quelques années tout au plus pour que les races intelligentes qui peuplent l'univers soient ramenées à la bestialité. Les conquérants antariens, alors, pourront s'élancer vers l'infini et devenir les maîtres tout-puissants de l'univers sans le moindre risque et le moindre danger, car, devant une telle arme, l'explosion d'une bombe nucléaire finit par ressembler au feu rédempteur des anciens Persans. Un long silence suivit ces paroles, et Brady put lire sur tous les visages l'immense frayeur qu'elles avaient suscitée.

— Mais alors, demanda Weiss, comment expliquer que le mal atteint aussi les organismes antariens ?

— Je suppose qu'il a eu des effets imprévus. Au départ, ces virus avaient été obligatoirement créés pour évoluer dans d'autres organismes, et il est possible qu'à la suite de certaines adaptations, ces virus se soient également manifestés chez quelques Antariens victimes de négligence ou de contagion. Ce qui expliquerait les raisons pour lesquelles ce laboratoire a été confié à des robots et non à des créatures vivantes.

— C'est épouvantable, murmura Virginia, et je comprends maintenant cette pression que les Antariens exercent sur mon père. Cette arme diabolique se retourne contre eux et ils veulent à tout prix découvrir l'antidote, sinon c'est la fin de tous leurs espoirs.

— Je crains bien que ce ne soit aussi la fin des nôtres, riposta coléreusement le gros Morton.

CHAPITRE XVIII

Ils étaient arrivés au bout de la galerie et, après une seconde d'hésitation, Brady désigna un grand escalier qui se perdait vers les étages supérieurs.

Ils s'y engouffrèrent tous et parvinrent bientôt sur une longue passerelle qui surplombait un hall immense, comme les précédents, et où régnait une activité extraordinaire. Dans un enfer de radiations, d'éclairs lumineux et de crépitements secs, évoluaient des robots-techniques au milieu de cuves et de connexions transparentes où bouillonnaient les mêmes liquides multicolores, déjà aperçus dans les premières salles.

La même odeur acre et chaude régnait en ces lieux et Brady, très pâle, hochait lourdement la tête :

— Aucune erreur, dit-il, c'est bien là que sont fabriqués les mystérieux virus. Il faut évacuer cette usine immédiatement, sinon nous sommes perdus.

— Si nous ne le sommes pas déjà, envoya Morton en dégringolant les escaliers comme un fou.

Ils se ruèrent tous derrière lui, refirent le chemin déjà parcouru et atteignirent à bout de souffle le hall d'accès.

À leur grande stupeur, les portes monumentales refusèrent de s'ouvrir car, dans sa précipitation, Morton avait manipulé au hasard les divers mécanismes de sécurité, et provoqué sans le vouloir le blocage des panneaux métalliques.

Ils essayèrent tous, dans leur affolement, de débloquer le maudit mécanisme, mais sans résultat, et quelques robots apparurent dans la galerie, vraisemblablement alertés par cette manœuvre insolite. Brady se recula :

— Inutile d'insister, essayons de trouver une autre issue... vite...

Ils foncèrent dans une autre galerie, au hasard, courant à perdre haleine, traversèrent d'autres salles, d'autres couloirs, revenant plusieurs fois sur leurs pas à l'intérieur de cet immense labyrinthe qu'était pour eux le laboratoire géant, et c'est Virginia qui trouva l'issue salvatrice.

Ils s'y ruèrent tous et débouchèrent à l'autre extrémité de la bâtisse, en pleine nature. Le vent frais qui fouetta leur visage leur fit du bien.

C'est alors qu'ils remarquèrent un halo lumineux qui formait comme une large auréole autour d'une colline qui se dressait devant eux.

Il devait s'agir d'une source lumineuse très vive, à en juger non seulement par la distance mais aussi par l'intense radiation qui stoppait l'éclat des étoiles et des satellites.

— Allons voir, proposa Brady en s'élançant résolument sur les pentes arides de la colline.

Quelques minutes plus tard, ils atteignirent le sommet, grâce à une piste métallique et déserte qui paraissait relier le laboratoire au vaste polygone que l'on apercevait maintenant, brillamment illuminé sur l'autre versant de la colline.

Il y avait plusieurs installations groupées autour du polygone, où s'affairaient, non pas des robots cette fois, mais des Antariens revêtus de combinaisons souples et isolantes. On les voyait aller et venir sur le terrain, affairés à de multiples besognes, mais c'est plutôt l'énorme engin qui se dressait au centre du polygone qui attira l'attention des Terriens.

C'était une fusée, merveilleusement carénée, de la taille du *Joliot-Curie*, qui pointait dans le ciel illuminé sa haute silhouette fine et élancée.

— Que peuvent bien manigancer ces créatures du diable ? grogna sourdement Morton. C'est une fusée de combat, du type Gorg 128, je les connais.

Personne n'eut le temps de lui répondre, car à cet instant, Brady désigna au bout de la piste, au pied même de la colline, deux Antariens qui discutaient auprès d'un petit fusauto du service de contrôle stationné en bordure du terrain. Ils n'étaient qu'à une centaine de mètres, guère plus.

— C'est le seul moyen de le savoir, dit-il en se tournant vers Morton. Allons, nous n'avons pas le choix, suivez-moi.

Ils avaient tous compris les intentions de Brady et rien maintenant ne pouvait plus les arrêter. Aussi insensée que parût l'entreprise de Brady, elle était certainement la seule qui leur fût offerte pour percer ce nouveau mystère.

Ils descendirent tous lentement, longeant la piste sinueuse, évitant de faire le moindre bruit, puis, après s'être séparés de Virginia, les quatre hommes continuèrent leur progression et amorcèrent une manœuvre d'encerclement. Les deux Antariens discutaient toujours, sans méfiance, et lorsque Brady donna le signal, brusquement, ils ne virent que quatre masses noires fondre sur eux comme des pierres de catapulte.

Ils ne réalisèrent pas ce qui se passait, tellement l'attaque était fulgurante, sournoise et féroce.

Morton le premier se releva et fit une grimace. Weiss et lui avaient cogné trop fort, et les poings massifs avaient fracassé le crâne de celui qu'ils avaient pris pour cible.

Fort heureusement, celui que Brady et Juanito maintenaient vivait encore et ne se débattait plus que faiblement.

Il fut happé, tiré et traîné dans la rocaille jusque derrière un

énorme rocher où fut également déposé le cadavre du second. Virginia les rejoignit au moment où Brady, menaçant, piquait la lame de son poignard sur la gorge de l'Antarien.

— Parle, répétait-il, parle... mais parle donc...

La lame troua les chairs et un filet de sang commença à couler dans le cou de la créature terrorisée. Virginia ferma les yeux, écoeurée par cette scène atroce, puis elle entendit ce que disait l'Antarien :

— Vous ne pouvez rien, vous ne l'empêcherez pas... Un jour, nous serons les maîtres de l'univers... les seuls maîtres, et votre race misérable disparaîtra à jamais. Rien ne nous arrêtera. Rien !

— Cette fusée, à qui est-elle destinée ? Que contient-elle ?

La lame entra un peu plus avant dans la gorge. L'Antarien eut un hoquet et fit un geste suppliant. Brady retira le poignard de la plaie. Ce qu'ils entendirent alors éclaira dans l'esprit des Terriens plusieurs points qui restaient encore obscurs.

Cette arme bactériologique avait été réalisée par les dirigeants antariens dans le plus grand secret, dans l'ignorance absolue de la population, car depuis longtemps des mouvements politiques se trouvaient en lutte contre le régime despotique dont les manœuvres criminelles menaçaient d'entraîner cette civilisation à sa perte.

On retrouvait bien là tous les procédés barbares qui avaient fait la triste réputation des gouvernements tyranniques et absolus dont l'humanité, au cours des siècles précédents, avait fait elle-même la malheureuse expérience. Et cela expliquait aussi l'existence de ce continent secret où n'étaient admis que les membres du Haut État-Major.

Et, lorsque l'Antarien parla de la fusée dont on préparait le départ pour les premières lueurs de l'aube, Brady et ses compagnons sentirent leur sang se glacer dans leurs veines.

Avec un ricanement de défi, la créature darda ses petits yeux dans ceux de Brady :

— Elle est destinée à vos semblables, dit-il. Nous voulons une victoire rapide et totale. Nous avons jugé que les effets de la contagion étaient trop lents. Cette fusée se placera en orbite autour de la Terre et là, nous larguerons notre bombe à virus. Personne n'en réchappera, je vous le garantis, et rien ne pourra plus s'opposer à la réalisation de nos projets. Vive la loi du triangle !

Sa main s'était crispée sur l'insigne qu'il avait accroché à sa tunique et un rire sardonique fusa de ses lèvres contractées :

— Et vous retournerez tous au néant. Oui, tous, tant que vous êtes. Ma mort ne compte pas, elle est glorifiée par celle qui vous guette. Eh bien, sale Terrien, qu'attends-tu pour accomplir ton geste ?

Ce fut plus fort que lui. Brady plongea la lame entière dans la gorge de l'Antarien, sans le moindre remords. Il n'en pouvait plus.

Il resta un moment complètement paralysé devant le corps sanglant, puis détourna la tête en direction de la fusée.

— Mon Dieu ! murmura-t-il.

Il ne s'était jamais senti aussi impuissant, aussi minuscule, en face d'un péril. L'ampleur même d'une telle monstruosité le submergeait et l'engloutissait corps et âme, et pourtant son esprit se refusait encore à capituler.

— Non, s'écria-t-il, cette chose affreuse ne peut pas s'accomplir.

Son regard était toujours fixé sur le centre du terrain, sur l'immense fusée étincelante pointée vers la Terre.

— Il nous reste encore quelques heures, dit-il soudain. C'est notre dernière chance. Nous pouvons encore jouer d'un effet de surprise pour tenter de nous emparer de cette fusée, au risque même de la détruire. Mais nous ne pouvons rien tenter sans le concours du professeur Greene et de ses assistants. Eux seuls connaissent la formule du sérum.

Virginia s'était avancée :

— Quoi qu'il arrive, dit-elle spontanément, sachez que je la connais aussi et que vous pouvez compter sur moi comme sur mon père.

Brady se tourna alors vers Juanito et lui désigna le fusauto en bordure de la piste.

— De toute façon, nous ne pouvons pas les abandonner ici, dit-il. Juanito, grimpe dans l'appareil et file immédiatement jusqu'au centre d'études. Virginia, donnez-lui le disque-clé.

Il réfléchit rapidement puis ajouta :

— Une heure pour l'aller, autant pour le retour, je vous accorde deux heures trente au maximum jusqu'au lever du jour. Fonce, petit, donne toute la puissance. Passé ce délai, je me verrai malheureusement dans l'obligation d'agir selon mes propres moyens. Allez, va, je compte sur toi.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître. Juanito serra fortement la main que lui tendait Brady, puis se glissa jusqu'au fusauto. L'appareil bientôt recula mollement et sortit lentement de la zone éclairée. Il atteignit la piste, roula encore silencieusement jusqu'au sommet, puis prit de la vitesse. Il disparut enfin dans l'obscurité et le bruit de son moteur se noya progressivement dans le silence nocturne.

*

* *

Brady consulta sa montre et sentit croître sa nervosité. Encore dix minutes et le délai allait expirer.

Déjà à l'horizon s'allumaient les premières lueurs de l'aube et des teintes violacées coloraient le sommet des collines. Sur le terrain, les

Antariens commençaient à évacuer les abords de la fusée et les immenses réservoirs de carburant, après avoir déversé leur contenu dans les soutes ventrales de l'appareil, regagnaient le dépôt sur leurs rails magnétiques.

D'un instant à l'autre, l'équipage désigné allait apparaître sur le terrain et prendre possession de la fusée.

Brady devina aisément la folle anxiété qui minait le cœur de Virginia, mais l'instant était trop grave pour s'en préoccuper. Il n'y pouvait rien.

Froidement, il désigna les corps des deux Antariens. Une forte odeur nauséuse annonçait déjà un début de décomposition.

— Virginia et Weiss, endossez les combinaisons ; Red et moi ouvrirons la marche.

Il attendit que son ordre fût exécuté pour annoncer :

— C'est le moment. Ne tirez que sur mon ordre. Marchez lentement et gardez tout votre sang-froid. Nous allons en avoir besoin.

Avec Red, il franchit la limite du polygone, dirigeant ses pas vers la fusée, vers le sas béant qui formait une tache sombre dans la carcasse étincelante. Tout son esprit était tendu vers cet objectif et le bruit des pas dans la rocaïlle semblait égrener de lourdes et terribles secondes.

Ils avaient déjà parcouru la moitié du chemin sans que personne parût remarquer leur présence, et ils continuèrent leur progression avec le même rythme, grignotant encore plusieurs mètres.

Maintenant, ils apercevaient très distinctement les échelons de fer qui menaient jusqu'au sas, et Brady dans sa tête calculait tous ses gestes, tous ses réflexes, toutes ses réactions.

Quelques secondes encore... une vingtaine peut-être, et la partie serait jouée. Gagnée ou perdue, mais de toute façon une nouvelle page de l'histoire de l'humanité allait se tourner.

Bruits de pas... bruits de talons dans la pierraille... des cœurs qui cognent sourdement dans des poitrines lourdes... et des secondes mortellement longues, qui n'en finissent pas. Puis soudain, une voix... un cri... un ordre bref... une silhouette devant les échelons... d'autres silhouettes curieuses qui approchent, hésitantes... un ordre encore... un deuxième... un moment de flottement... le dernier, car Brady a attendu l'extrême limite.

— Feu ! hurle-t-il en tirant le premier.

Les rafales crépitent presque au même instant, balayant le terrain autour des quatre fugitifs, semant la mort et la panique dans les rangs des Antariens. C'est un véritable massacre.

Les Terriens ne sont plus qu'à quelques mètres des échelons lorsqu'un bruit de moteur les fait se retourner. Au milieu du polygone, un fusauto... un fusauto qui fonce droit sur eux... et qui achève de jeter la panique parmi les soldats antariens en ouvrant le feu à son

tour.

Il roule, roule toujours, et Brady déjà ordonne à ses compagnons de grimper dans le sas.

Mais un éclair aveuglant embrase le terrain... un choc violent, et la carcasse du fusauto éclate dans une gerbe de flamme et de feu. Trop tard... La riposte ennemie s'est organisée et les jets de force ont fauché le fusauto en plein élan.

Alors Brady, horrifié, aperçoit des corps affreusement mutilés rebondir sur le sol rocailleux au milieu de débris incandescents. Un seul se traîne encore et essaye de le joindre. Véritable torche vivante, c'est Juanito qui hurle et qui supplie.

Motion fait demi-tour et s'écrie :

— Le gosse !

Mais la poigne de Brady le retient. Juanito vient de s'écrouler d'un coup.

— Non, Red, on ne peut rien pour lui, ni pour les autres.

Et tous deux à leur tour s'engouffrent dans le sas.

*

* *

Brady ne quitta son siège que lorsqu'il fut certain que tout danger était définitivement écarté.

La fusée tournait sur son orbite à une allure vertigineuse, et le globe d'Antarès II faisait défiler ses zones claires et sombres au-delà du hublot central, de plus en plus vite.

Brady était à bout, à la limite de ses forces ; il ne se sentait plus le courage ni le droit de prendre la dernière décision qui s'imposait. Pourtant, il la devinait, muette et implacable, dans le regard de ses compagnons.

— Alors, Scott, demanda Morton, fiévreusement... Cette bombe...

Il eut un geste las :

— Je vous ramène sur Terre, mon rôle est terminé. De toute façon, votre décision est déjà prise, n'est-ce pas ?

Morton secoua la tête et se tourna vers Weiss :

— Larguez ! hurla-t-il.

Il y eut un choc sourd et Brady reçut dans ses bras le corps de Virginia. Il vit qu'elle pleurait et devina ce qu'elle ressentait en elle-même. Longtemps il la garda serrée contre lui, couvrant de baisers ce visage presque enfantin et baigné de larmes.

Seul le temps pouvait effacer sa peine et Brady savait qu'il pouvait l'aider à vaincre cet obstacle.

Il sentit la main de Virginia se crispier dans la sienne lorsque, au travers du hublot, la bombe à virus explosa dans les hautes couches.

La fin d'une race sonnait la résurrection d'une autre et lorsque

Morton, joyeux, s'écria :

— Pour que vivent la Terre... et tous les hommes, les libres !

Brady vit un pâle sourire éclairer le visage de la jeune fille.

Il y avait aussi beaucoup de promesses dans ses grands yeux bleus.

FIN

- 1 Acide désoxyribonucléique.
- 2 Acide ribonucléique